

**LE STATUT DES MORTS DE LA SHOAH
DANS UN ROMAN DE LA LITTÉRATURE YIDDISH DE L'ANÉANTISSEMENT¹
À PAS AVEUGLES DE PAR LE MONDE DE LEÏB ROCHMAN**

Parcours de réflexion et de lecture autour du chapitre 1 « Le revenant »

Laurence Claude-Phalippou

Professeur de lettres en CPGE au Lycée Fermat de Toulouse

Marie-Laure Lepetit

IG lettres-cinéma

Résumé

Cette ressource propose une séquence pédagogique qui vise, par la rencontre avec un roman somme de la littérature yiddish, *À pas aveugles de par le monde* de Leïb Rochman, à faire réfléchir les élèves et les étudiants sur la question des liens que les rescapés de la Shoah entretiennent avec les morts : quel statut donner à ceux qui non seulement ont été assassinés en masse dans un système délibérément inhumain, mais qui ont, par ailleurs, été privés des gestes et rituels qui, dans toute civilisation, accompagnent habituellement la mort ? Dès lors, quand on est un rescapé, comment vivre après ceux qui sont morts dans de pareilles conditions ? Dans une visée volontairement humaniste et ouverte sur plusieurs disciplines, ce parcours de réflexion et de lecture associe à l'approche littéraire des données historiques, anthropologiques et psychologiques.

Mots-clés : ghetto, littérature yiddish du *Khurbn*, mort, rescapés, Shoah

Index géographique : Pologne, Minsk Mazowiecki, Lodz

Discipline et niveau d'enseignement : « Humanités, lettres et philosophie », Terminale – Lettres supérieures

Leïb Rochman, rescapé du ghetto de Minsk Mazowiecki, fait du statut des morts de la Shoah pour les survivants la problématique centrale de son roman *À pas aveugles de par le monde*. Dans ce récit, nourri par la vie même de l'auteur, tout porte sur ce à quoi les vivants sont confrontés après le génocide, et tout particulièrement sur le lien qui unit les rescapés aux victimes. Proposer aux élèves un parcours de lecture de cette œuvre yiddish fondamentale, à laquelle nous avons accès en français depuis peu, la traduction de Rachel Ertel datant de 2012, est un moyen de les faire réfléchir, par la littérature, à des questions anthropologiques et philosophiques essentielles, notamment pour les aider à avancer dans leur compréhension de l'incompréhensible, la Shoah, et de ses conséquences sur les rescapés et leurs descendants.

La séquence que nous proposons ici est construite autour de trois grands moments : la construction de la problématique à partir d'une réflexion sur les rites funéraires traditionnels et leurs fonctions ; une présentation de l'auteur et du roman selon un fil directeur, celui du statut des morts de la Shoah pour les survivants ; une lecture suivie du chapitre 1 « Le revenant » dont les extraits étudiés en lecture analytique se trouvent en annexe.

¹ Concernant la littérature yiddish du *Khurbn*, cf dans cette rubrique les articles consacrés au poète Avrom Sutzkever, « Avrom Sutzkever, poète du ghetto de Vilno » : <https://www.memoires-en-jeu.com/pedagogie/avrom-sutzkever-poete-du-ghetto-de-vilno/> et à la poétesse Reïzl Zychlinsky, « Les paysages gardent-ils la mémoire du passé ? » : <https://www.memoires-en-jeu.com/pedagogie/les-paysages-gardent-ils-la-memoire-du-passe-comment-la-poesie-de-reizl-zychlinsky-permet-elle-de-repondre-a-ce-questionnement/>

DEROULEMENT DE LA SÉQUENCE

Séance 1 : construction de la problématique

Pour conduire les élèves au roman de Rochman et construire avec eux la problématique de la séquence, on peut travailler la question des rites funéraires et de leurs fonctions en inscrivant la réflexion dans une dimension historique : les rites funéraires existent depuis que l'homme existe. On partira de ceux que les élèves connaissent et on leur en présentera d'autres. On pourra par exemple leur faire écouter *Oh didn't He Ramble* de Jelly Roll Morton interprété par la Tuxedo Brass Band à Baden-Baden en 1964², accompagné de cet extrait de *Berg et Beck* de Robert Bober :

Oh didn't He Ramble décrivait un enterrement à la Nouvelle-Orléans et commençait par une marche funèbre. Venait ensuite le discours, ou plutôt le prêche traditionnel :

« *Earth to earth
Ashes to ashes
Dust to dust* »

[...] Puis, entremêlés à ce qui suit habituellement et dont je ne comprenais pas tout, des cris, des larmes, des clameurs, des gémissements, des lamentations et cette phrase aussi, juste indiquée : « Un si brave homme. » [...]

Après les clameurs, il y avait un roulement de tambour de Zutty Singleton immédiatement suivi d'un appel de trompette à la suite de quoi s'enclenchait sur un rythme accéléré une formidable improvisation collective. Et puis, brusquement, alors que tout semblait terminé, un roulement de tambour décroissant et une voix : « He ramble, he ramble, he ramble. » [...]

« Voilà. Un homme meurt et à son enterrement tous ses amis sont là et pleurent. Ils pleurent parce qu'il va leur manquer. Et il va leur manquer parce qu'ensemble ils en ont fait des choses. Ensemble ils ont vécu une vie souvent difficile, une vie où il a fallu se battre. Et ils sont venus pour lui rendre hommage. Et pas seulement avec des discours. Bien sûr au milieu des pleurs ils ont dit ce qu'ils devaient dire, mais un hommage, un véritable hommage, c'est surtout dire ce que cet homme était lorsqu'il était vivant au milieu d'eux. Il était vivant pour essayer d'être heureux et essayer de rendre heureux ceux qu'il aimait et avec qui il a peut-être trop bu de whisky – quelqu'un le dit au début du disque. Alors les musiciens font la fête, parce que la fête, celui qu'ils enterrent, c'est ce qu'il aimait puisqu'il aimait la vie. Et ils jouent comme peut-être ils n'ont jamais encore joué. Et ils se disent que leur copain, sûrement qu'il tape du pied en rythme au fond de sa caisse³.

Puis pour mettre en relation cette question des rites funéraires avec la Shoah, on récapitulera ce que les élèves savent des morts dans le cadre du génocide nazi de manière à faire émerger les conséquences sur les vivants, rescapés ou non. On insistera sur deux aspects :

- l'absence de sépulture qui entraîne l'absence d'identification et d'individualisation des morts, et l'immense difficulté pour les survivants à se représenter ces morts alors qu'ils ignorent où, quand, comment ils ont précisément disparu ; l'on peut alors évoquer la démarche fondamentale des Klarsfeld qui a justement consisté à redonner une identité à chaque disparu⁴ ;
- l'absence de tout rituel qui coïncide avec une privation culturelle majeure : en plus d'être confrontés à l'horreur, à l'atrocité de ces morts, les vivants sont privés de la relation que toute civilisation met habituellement en place avec ses morts. C'est, au sens littéral, la barbarie.

Prolongement possible : prendre conscience des enjeux des rites funéraires et, ainsi, identifier les conséquences de leur absence au moyen de deux approches universitaires.

➤ L'approche anthropologique

On peut travailler avec les élèves à partir de la pensée très accessible de Patrick Baudry qui, dans *La Place des morts ; enjeux et rites* (L'Harmattan, 2006), propose une analyse anthropologique du statut des morts dans les sociétés.

² <https://www.youtube.com/watch?v=3GPfyVvelQ4>

³ Robert Bober, *Berg et Beck*, P.O.L., 1999. La citation est extraite de l'Édition Gallimard, collection Folio, p. 52-55.

⁴ Cf. <https://www.franceculture.fr/emissions/les-chasseurs-de-nazis/la-methode-klarsfeld-premiers-faits-darmes-chapitre-6-episode-1>

Il y montre en particulier comment le sens collectif des rites funéraires consiste à poser une « différenciation des vivants et des morts », cette distinction des deux mondes formant la condition pour que la vie se poursuive car « la mort qui n'est plus située à une place envahit vite toute l'existence ». Les rites ont alors comme fonction anthropologique de transformer « le décédé en défunt » de façon à représenter symboliquement la nécessaire séparation des deux états. Au-delà même de ce que les psychologues nomment le « travail de deuil », pouvoir donner un statut spécifique aux morts est une nécessité pour les vivants.

On peut alors faire lire l'extrait ci-dessous, dans lequel Patrick Baudry caractérise de ce point de vue la folie des crimes de masse en général, et de celui commis par les nazis en particulier.

EXTRAIT p. 44-46

On peut mesurer la distance qui sépare de cette culture traditionnelle, de sa logique et de ses impératifs, la possibilité moderne de l'assassinat de masse et du crime contre l'humanité. Penserait-on que la mise à mort de millions de personnes puisse faire courir un risque majeur, mettre radicalement en péril l'histoire même des vivants ? Pense-t-on que des millions de gens tués pourraient être ces décédés sans statut, hors de l'espace des morts, et que nous ne saurions vivre tranquillement dans une situation inhumaine, en nous trouvant placés nous-mêmes hors de l'institution des rites funéraires ? Pour que l'abomination des camps d'extermination advienne, ne fallait-il pas que les morts eussent préalablement cessé de se trouver situés en une place, ou que le souci de cette place collective se soit estompé pour qu'on s'autorise à l'innommable sans craindre de mettre en désordre le monde moderne ? On ne peut pas tuer dans quelques règles que ce soit. On tue hors règle. Et tuer c'est dérégler le monde même, étant donnée la culture qui fonde ce monde, dont l'enjeu de fond consiste à séparer et articuler les vivants et les morts. On comprend ainsi la phrase d'Emmanuel Levinas : "L'âme n'est pas une exigence d'immortalité mais une impossibilité d'assassiner". On comprend ainsi que la question des croyances ne se limite pas à ces croyances mêmes. Mais que l'enjeu réel de ces croyances c'est bien d'espacer les morts, de tenir à distance les défunts et *ce faisant de déterminer l'espace des vivants*. On comprend aussi que ce que disait Levinas ne relève pas d'un moralisme et que l'interdit du meurtre ne tient pas du registre de la convention. On comprend encore ce qui caractérise la monstruosité d'une "boucherie" nazie. [...] Mais il faut aussi prendre en compte *l'extermination des morts*. Le massacre est sans doute celui des gens, des vivants réduits à la catégorie de la "viande", c'est-à-dire non pas seulement un assassinat en grand nombre grâce aux ressources de la division scientifique du travail de la société industrielle (à considérer les faits ainsi on pourrait alors prétendre que le camp nazi n'est qu'un « excès » de la rationalité), mais la mise à mort de ce qui fonde symboliquement l'humanité. Ce massacre est aussi celui des morts à qui l'on supprime l'accès à la place de défunts. On a tué. On a aussi et surtout fait disparaître. Jusqu'à faire disparaître les traces de la disparition. Ce qui distingue la criminalité « pathologique » de la criminalité « rationnelle », c'est bien que la seconde fait disparaître la « catégorie » du défunt et déjà celle du décédé. C'est le « déni du cadavre » qui constitue, à cet endroit-là, toute son aberration. Dans les romans policiers, le criminel est encore hanté par le cadavre, tandis que la bureaucratie monstrueuse veut supprimer jusqu'à l'idée même du cadavre. En extraire le souci de la pensée humaine. C'est-à-dire faire de cette pensée, ainsi soulagée, l'inhumanité même.

➤ Une approche psychologique

On peut également se référer au travail d'une psychologue clinicienne universitaire, Nathalie Zadjé. En effet dans son article « Permettre aux morts de mourir. Psychopathologie et prise en charge des morts de la Shoah » (in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°257, 2025/1, PUF), elle inscrit sa réflexion de manière là aussi très parlante pour des élèves de lycée dans la logique de l'ethnopsychiatrie : il s'agit pour elle de penser les traumatismes engendrés par la Shoah, non pas en fonction de données psychologiques générales, mais en prenant en compte les éléments culturels spécifiques de ce traumatisme.

Elle montre d'abord comment les rescapés semblent privés d'énergie vitale ; elle cite, à ce propos, Joseph Bialot qui, dans *La gare sans nom*, écrit « Nous sommes tous morts au Lager, tous. Un rescapé n'est qu'une apparence, une illusion à face humaine, qui continue à baiser, à manger, à travailler, à penser. Comme une dent dévitalisée. Elle est morte et continue sa fonction, mordre, dévorer, mais à l'intérieur c'est creux, vide ».

Pour elle, ce qui caractérise en effet la Shoah, c'est d'abord que « les disparus ne sont pas morts » : les survivants, en l'absence de sépulture, en l'absence de liste, n'ont pu identifier la mort ; dès lors, comme elle le note, au lieu de vivre, « leurs survivants les attendent. »

Selon elle aussi, dans la façon dont le génocide a été mené, il y a eu empêchement total de construire par la communauté une représentation culturelle de la mort : « Ainsi, les Juifs ont-ils non seulement été déshumanisés, déjudaisés de leur vivant, mais l'ont également été dans leur mort. Les morts juifs de la Shoah ont été empêchés de mourir en juifs. Non seulement ils n'ont pas eu droit au rituel funéraire des Juifs (kaddish prononcé par un quorum de dix hommes), mais ils ont été réduits en cendres au lieu que leur corps, entier, soit déposé dans la terre, dans le linceul – pour les hommes, leur talith, châle de prière – comme l'exige la coutume. Les morts juifs de la Shoah ne sont pas des morts juifs. »

Ces impossibilités ajoutent à la tragédie cet autre drame qui lui fait suite, certains rescapés privés d'un statut acceptable de leurs disparus n'ayant d'autre issue que de mourir à leur tour : « Au lendemain de la libération des camps, certains survivants sont morts avec leurs morts, se laissant emporter dans la mélancolie et la maladie. »

Nathalie Zadjé observe ce qui a pu permettre à d'autres d'accepter de continuer à vivre après l'horreur, mais en observant que la mort, les morts, sont alors le cœur même de la vie qui n'est plus conçue qu'en fonction de ce qui est perdu. L'idée de la vengeance est particulièrement significative : dans la culture traditionnelle, elle peut s'avérer nécessaire pour que les vivants aient le droit de vivre car, en son absence, « les morts prennent possession [des vivants] comme réceptacle et porte-voix, jusqu'à obtenir ce qu'ils réclament. »

Ainsi s'explique l'impossibilité pour les vivants (les rescapés, mais aussi, bien souvent, leurs descendants) de vivre au sens plein du terme, impossibilité qui n'est donc pas seulement psychologique, mais culturelle : « Lorsque les morts prennent possession des vivants, les enfants des victimes, victimes à leur tour, sont raptés par les disparus. Le retrait social, l'incapacité d'être en relation avec les proches, l'isolement parfois durant de très longues périodes, les épisodes dépressifs, les réactions d'agressivité et de colère injustifiées, le mutisme, les plaintes, les sautes d'humeur, l'indifférence, l'absence de concentration intellectuelle, les cauchemars, la psychiatrie les avait identifiés, mais elle ne pouvait les traiter puisqu'elle avait exclu les "invisibles", les "non humains" à l'origine de leur existence. »

Comme elle le note, il faut donc pour identifier et soigner les pathologies liées à ce traumatisme précis, concevoir que « les morts juifs de la Shoah ont disparu sans mourir. On comprend sans recourir à des métaphores qu'ils errent depuis leur disparition. Ils ont trouvé les corps et l'esprit de leurs survivants d'abord, de leurs descendants ensuite pour leur servir de crypte, lieu intermédiaire, refuge de semi-existence. Car ils attendent toujours. Ils attendent le traitement qui leur est dû : un rituel funéraire juif dont les nazis les ont délibérément privés. »

Séance 2 : contextualisations

• Présentation de l'auteur

L'expérience vécue étant la source même du roman, il est important d'offrir aux élèves quelques éléments biographiques, soit à partir de la lecture d'extraits de son journal de guerre (cf annexe 1), soit en leur faisant part des éléments proposés ici.

Leïb Rochman est écrivain, journaliste et traducteur ; il naît en Pologne le 2 janvier 1918 dans une famille juive hassidique ; il y subit l'enfermement dans le ghetto de Minsk Mazowiecki (octobre 1940-août 1942), puis, à la liquidation de celui-ci, son transfert dans un camp de travail dont il s'enfuit. Il se maintient alors en vie en parvenant à se cacher durant deux années, avec sa femme et trois autres personnes, chez une paysanne polonaise qui les dissimule entre deux murs de sa maison. Il en sort à la fin de la guerre. Mais, en juillet 1946, il est pris dans le pogrom de Kielce où il est grièvement blessé. Il part alors en Suisse pour y recevoir des soins. Il s'installe à partir de 1950 en Israël où il continue à écrire, en yiddish et en hébreu. Il publie en particulier trois textes qui font date : son journal des années de guerre, *Et dans ton sang tu vivras*, traduit par Isabelle

Rozenbaumas (Calmann-Lévy, 2017) ; *À pas aveugles de par le monde*, traduit par Rachel Ertel et préfacé par Aharon Appelfeld, auteur israélien, lui-même rescapé de la Shoah, ayant reçu, entre autres, le prix Médicis pour *Histoire d'une vie* (Denoël, 2012) ; *Le Déluge*, un recueil de nouvelles traduit très récemment par Rachel Ertel (Buchen Chastel, 2017). Ces textes n'ont été publiés en France que depuis le début du XXI^e siècle alors même que Leïb Rochman meurt le 14 septembre 1978.

- **Présentation du roman⁵**

On présentera le roman à partir du fil conducteur correspondant à la problématique posée lors de la première séance : celui du lien que les vivants entretiennent avec les morts de la Shoah⁶.

Le récit progresse en neuf chapitres de tailles inégales, neuf chapitres qui restituent le cheminement à la fois dans l'espace et dans le temps, d'êtres – ou plutôt de *consciences* tant c'est essentiellement à partir de l'intériorité des personnages que les situations sont perçues – aux prises avec ce qui se passe après la Shoah.

On peut commencer en insistant sur cet aspect du récit : si les élèves connaissent le processus de l'anéantissement, grâce à l'enseignement de la Shoah en Histoire, à la lecture ou à l'écoute de témoignages, au visionnement de films etc., on leur donne moins accès, voire pas, à ce qui advient par la suite, notamment les conséquences traumatiques sur les rescapés. Le titre du premier chapitre, « Le revenant », permet de mettre en évidence la démarche spécifique de Rochman : ce qu'il dit, c'est ce qui succède à l'anéantissement. Même s'il ne cesse de revenir à ce qui s'est passé dans le ghetto ou dans ce qu'il appelle « les Plaines », désignant par là les camps d'extermination, ces analepses s'opèrent toujours à partir du présent de l'énonciation.

Or, que dit Rochman de ce présent ? Exactement ce que décrit Carole Matheron dans la communication qu'elle donna en 2014 lors d'un colloque international consacré aux écritures de la destruction dans le monde judéo-polonais⁷ : il y a « permanence indélébile de l'anéantissement dans la survie quotidienne », le monde d'après est un monde où « les vivants sont hantés par leurs doubles, créatures fantastiques nourries par le sang de la mémoire » et les « rescapés [...] ne peuvent échapper à l'emprise mortifère ».

Mais le roman inscrit cette situation dans une évolution. L'itinéraire, tout à la fois spatial, spirituel et narratif, que suivent les principaux personnages comme la figure du narrateur permet de faire progresser la situation, chaque chapitre constituant une étape et la fin un réel aboutissement : la Shoah ne peut être dépassée, les morts ne peuvent être enterrés, mais peut advenir une autre vie, les vivants ayant trouvé pour leurs morts un lieu et un statut.

Séance 3 : parcours de lecture du chapitre 1 « Le revenant »

Cette séance vise à étudier la figure du revenant dans le chapitre 1. En s'appuyant sur la polysémie du terme « revenant » et en s'interrogeant sur le(s) sens créé(s) d'emblée par sa place à l'orée du roman, on commencera par inviter les élèves à émettre des hypothèses de lecture à partir du titre du chapitre : quelles attentes suscite-t-il ? Ces premiers échanges seront complétés par ce que nous apprend la traductrice, Rachel Ertel, sur l'expression yiddish qu'elle a choisi de rendre en français par « Le revenant » : « Initialement le titre yiddish de ce chapitre était “Dans la ville”. Après avoir lu et relu le texte, après l'avoir traduit, il m'a semblé qu'il fallait revenir dessus et le modifier totalement pour qu'il épouse davantage le cœur de la narration. Je fais rarement pareille modification, mais, ici, j'en ai pris le droit. » (interview de Rachel Ertel le 21 décembre 2020 par les auteurs de cette ressource). C'est pourquoi, il sera intéressant, à la fin de l'étude du chapitre, de revenir avec les élèves sur le choix fait par la traductrice : leur paraît-il justifié ? Cette démarche amènera à voir sur le chapitre confirme les attentes que le titre français a fait naître.

⁵ Pour un résumé détaillé du roman, chapitre par chapitre, on se reportera à l'annexe 2.

⁶ Cf la deuxième partie de l'extrait 4 du *Journal* de Leïb Rochman proposé en annexe 1.

⁷ « Dans les pas de Leïb Rochman : la figure du survivant *À pas aveugles de par le monde* ».

Cf. https://www.fabula.org/actualites/ecritures-de-la-destruction-dans-le-monde-judeo-polonais-de-la-fin-de-la-seconde-guerre-mondiale-la_63102.php

Corpus d'extraits choisis⁸ (cf annexe 3)

- Incipit, p. 19-20, « S. revint ... l'écho des absents »
- p. 27, « Tout à coup ... leur enfant »
- La visite au cimetière, p. 33-39 (« L'une des pierres ... qui broute »)
- Le défilé nocturne des morts, pp. 107-117 (S. se redressa ... obstacle)

Pistes possibles pour la lecture analytique des extraits 1 et 2

Quelles figures du revenant ?

- celui qui revient et découvre le ghetto en ruine ;
- ceux qui resurgissent dans la mémoire de ce revenant : les Juifs pourchassés, chassés de leur ville, tués.

Comment surgissent-ils dans le texte ?

- « Il allait au milieu de la rue devant lui » : l'espace devient comme un écran de cinéma sur lequel on pose l'image qui resurgit dans l'esprit du personnage : « C'est par cette chaussée que les foules de Juifs avaient été chassées en une course folle. » Par ailleurs, pour continuer à filer l'image de la technique cinématographique, *via* une sorte de bande son, on peut noter la répercussion de cette image du passé dans le présent du personnage : « Maintenant, ses pas résonnaient dans le silence, répercutant l'écho des absents ».
- « Il savait que le silence venait de tomber depuis peu » : là encore, le silence fonctionne comme un écran de cinéma sur lequel on va poser le bruit qui resurgit (→ création d'une autre bande son) : « Il entendit brusquement des cris », puis les images : « Un déluge de flammes ».

NB : cette réflexion permet de mettre en évidence les caractéristiques des différentes visions (ou hallucinations) : immobilité/mouvement ; sensations visuelles, auditives, olfactives ; narrateur à l'extérieur ou à l'intérieur de l'hallucination.

Pistes possibles pour la lecture analytique de l'extrait 3

- Lecture d'ensemble et focus sur la figure du fantôme :
 - celle du père – avec lequel le personnage a un dialogue de sourds ;
 - celles des autres morts du cimetière: les crânes, les mains, les stèles et monticules qui bougent→//avec film fantastique.

Cet extrait permet de poser la problématique du roman : le lien des vivants avec les morts, l'attachement indestructible aux siens et à sa terre (cf. l'image de la corde). On retrouve là les deux figures du revenant : le mort et celui qui revient toujours sur sa terre.

- Focus sur les pages 36-38 (« Il s'approcha des ... parmi eux. »)
« Selon vous, que représente cette scène ? Que voyez-vous ? »
 - nouvelle technique cinématographique du « flash-back » par fondu enchaîné, facile à imaginer dans les phrases : « Maintenant ils étaient tous ensemble, à l'intérieur, sous la terre éventrée. Lui les foulait des pieds. Deux années étaient passées. Un tiers de la ville avait été abattu là où il se trouvait à présent. Les condamnés s'étaient tenus debout, nus, serrés les uns contre les autres, les visages tournés vers la fosse. » Le passage à l'imparfait marque la fin du fondu enchaîné et le passage à une image nette, une image de type premier plan : « Là, de jeunes mères tendaient leurs bras... » → on est entré dans le passé.

⁸ Les références des pages sont celles de la collection Folio.

- S. en est le spectateur : « Il aurait voulu se lover contre eux... », « S. essayait de percevoir la silhouette de ses camarades, de ses amis. », « Il voulait les rattraper, mêler son corps aux leurs, les toucher. »
- Puis collision des deux images, donc des deux moments, le passé et le présent : « D'un mouvement oblique, il tentait de se glisser parmi eux » → le personnage présent veut entrer sur l'écran, pénétrer la scène passée représentée.
- Le lecteur, troublé, hésite, il ne sait plus à quoi il assiste lui-même, dans quelle temporalité il se trouve et ce, jusqu'à la parfaite fusion des deux images : S. a désormais percé l'écran, il est entré dans l'image qu'il regardait et devient l'une des victimes qui attend son heure : « Il attendait la morsure froide de la balle dans sa nuque » → le personnage est en pleine hallucination.
- Fin de l'hallucination : « S. se releva. »

Pistes possibles pour la lecture analytique de l'extrait 4

- Lecture préalable : un extrait d'un poème de Glatstein, « Nocturnes » :

Personne ne voit
 quand j'ouvre dans ma chambre une porte
 et commence parmi les tombes ma promenade nocturne.
 [...]
 S'y trouvent vallées et monts et les méandres des chemins tortueux
 qui suffisent à remplir les heures d'une nuit.
 Dans l'obscurité luisent à ma rencontre
 les noms des trépassés
 en longues litanies⁹.

- Lancer la lecture analytique en mettant en regard les vers de Glatstein et l'extrait de Rochman : le défilé nocturne (moment « classique » où les morts envahissent les vivants), le caractère indénombrable des morts : « longues litanies » chez Glatstein, « les deux cent mille Juifs de la ville » (p. 107), « Ils revinrent tous en masses compactes » (p. 112) chez Rochman, « les noms des trépassés » chez Glatstein, la volonté de leur redonner un visage, une silhouette, un corps chez Rochman.
- Faire réfléchir à l'expression : « un devoir impossible de rappeler les deux cent mille juifs de la ville » (p.107), et la confronter à la phrase : « Depuis lors, ils ne cessent de défiler. Ils défilent pour l'éternité » (p. 112), qui nous renvoie encore à Glatstein et à son rituel de « la promenade nocturne ».
- Focus sur le paragraphe : « Puis ils revinrent ... de la vitre » (p. 112) selon la lecture comparée suivante :

<i>Puis ils revinrent. Ils revinrent tous, en masses compactes. Ils montent des profondeurs. Ils ne se bousculent pas. Ils défilent. Ils ne le regardent pas. Leurs yeux sont fixés droit devant eux. Ils marchent comme des soldats et lui présentent leurs profils. Ils glissent –rang après rang- vêtus de leurs vêtements de jadis. Il les reconnaît presque tous. Ils avancent par familles entières, d'un pas calme, sans hâte. Dans</i>	<i>Quand j'eus imploré par vœux et prières ces tribus de morts, je saisis les bêtes et leur coupai la gorge au-dessus de la fosse, et le sang noir y coulait. Les âmes des morts se rassemblaient du fond de l'Erèbe : jeunes épousées, jeunes hommes, vieillards éprouvés par la vie, tendres vierges dont le cœur novice n'avait pas connu d'autre douleur, et combien de guerriers blessés par les javelines armées de bronze, victimes d'Arès,</i>
--	--

⁹ Jacob Glatstein, *Seulement une voix*, traduction Rachel Ertel, Paris, Buchet Chastel, 2007, p. 105.

leurs yeux on ne décèle aucune peur. Ils marchent tous à pas feutrés, comme en chaussettes, toute la communauté – anochim nochim vetaf – hommes, femmes, enfants -, tous du même pas. Seul lui en est exclu, relégué de l'autre côté de la vitre.

avec leurs armes ensanglantées ! Ils venaient en foule de toute part autour de la fosse, élevant une prodigieuse clameur, et moi, la crainte blême me saisissait.

Homère, *Odyssée*, chant XI, vers 34-43¹⁰

- Deux rencontres avec les morts.
- Le personnage de S., exclu du monde des morts, voit défiler l'ensemble des êtres qui composaient sa famille et sa ville, tel un Ulysse, lui-même rescapé d'une guerre dévastatrice, errant, de rivage en rivage, sur les mers du monde méditerranéen. On pourra alors revenir sur le titre du roman de Rochman en s'intéressant là encore aux choix de la traductrice : le titre yiddish du roman était originellement *À pas aveugles sur la terre*.

En guise de conclusion à ce parcours de lecture

Cette première étape de réflexion collective pourra être approfondie par un développement que peut susciter la traduction que Rachel Ertel fait d'un vers de Jacob Glatstein, poète yiddish du *Khurbn*, « Mir zaynen di gedenkers/ mir kumen dermonen » :

« Nous sommes les souvenirs qui refusons l'oubli¹¹ ».

La traductrice, par ce mot de « souvenirs », caractérise l'enjeu de l'écriture pour les poètes de l'après-Shoah : « que cherchaient-ils à faire ? À l'anéantissement, à l'effacement radical que visait le nazisme pour faire du peuple juif “un peuple disparu”, ils opposaient la parole. Pour l'homme que le nazisme déshumanisait de toutes les manières, ils érigeaient un rempart de mots et de mémoire¹². »

On peut donc penser, avec les élèves, qu'au symbolisme associé à la figure du revenant s'ajoute encore celui de la mémoire : dans le chapitre 1 du roman de Rochman, S. voit à l'œuvre, dans la substitution d'un monde nouveau en lieu et place de l'ancien, un processus qui, reposant sur l'éviction de ce qui fut concrètement – hommes, possessions, culture –, engendre corollairement l'éradication de ce qui est immatériel, le souvenir.

Dès lors, comme en témoigne l'atmosphère pleine de menaces de ce retour de S. dans les lieux qui furent siens, sa seule présence est insoutenable, non seulement pour lui, mais aussi pour l'ordre nouveau qui s'est instauré à partir du crime collectif. Ce qu'il incarne, ce dont il porte la mémoire, c'est l'abîme qui sépare l'avant de l'après. Mais cet abîme est tel que la présence n'a pas le pouvoir de réinstaurer l'ordre ancien : S. ne peut plus être que de passage dans ces lieux qu'il ne s'agit même plus de reprendre ; revoir ce qui fut à lui, ce qui fut lui, c'est constater l'effectivité de l'anéantissement. Il n'a plus rien, il n'est plus rien sinon cette présence fantomatique – et ses souvenirs.

Avec Rochman, le revenant ne peut donc plus vivre ses espaces et son identité que sur le mode de la mémoire, d'une mémoire qui double les lieux réels et actuels des résurgences d'un passé dont la moindre évocation éveille une douleur atroce. Se souvenir, c'est souffrir. C'est prendre acte de la séparation contre-nature du passé et du présent. Le souvenir n'est donc pas ici celui qui réactualise le passé pour inscrire le temps actuel dans une lignée qui le nourrirait et l'expliquerait, il est l'ultime porteur d'une mémoire qui n'a pas de suite, d'une généalogie anéantie, d'une impossible succession temporelle. Sa mission est alors tragiquement paradoxale : la mémoire qu'il porte, c'est celle de la disparition ; il réitère en se souvenant l'absence de ce qui fut. Ainsi, se dit obsessionnellement – à ce moment précis du roman – l'impossibilité d'un *après*, car il n'y a littéralement *plus rien*. Les liens normalement établis entre le passé et le présent sont dissous. La voix, la conscience du revenant

¹⁰ Traduction par Médéric Dufour et Jeanne Raison, GF, 1965, p. 160.

¹¹ *Seulement une voix*, traduction Rachel Ertel, Paris, Buchet Chastel, 2007, p. 108.

¹² Rachel Ertel, « Nous sommes les souvenirs qui refusons l'oubli ; pouvoirs de la poésie », in *Le Coq héron* n°221, 2015/2.

sont alors si infimes qu'elles ne peuvent réinstaurer la vie dans le présent tant cette vie doit être bâtie non pas dans la continuation de ce qui fut – et à ce titre accompagnée par la mémoire –, mais se trouve à instaurer à partir de rien. Ainsi, le personnage ne peut envisager nul futur : il faudrait non pas rebâtir, ce qui suppose de l'existant, de l'héritage, mais bâtir, c'est-à-dire concevoir un après néant. Or, à ce moment du texte, cette entreprise serait prématurée : S. est essentiellement seul, aux prises avec la mémoire du passé qui ne peut rien dire au présent sinon qu'il n'a pas lieu d'être puisque plus rien ne le fonde. Ce à quoi le personnage aspire, c'est à ce que tout cesse. Le souvenant, ici, est une voix, une fonction, d'abord et avant tout tentées par leur propre anéantissement. Et ce ne sera donc que peu à peu, dans le cours du roman, du fait des rencontres, des impératifs, de la force de vie aussi, que le souvenir va trouver sa place et se relier à une mémoire de l'horreur qui ne soit pas seulement l'atroce fascination de celle-ci, mais permette d'engager un avenir.

Il n'en reste pas moins que, dans ce premier temps de l'après-Shoah, dans ce premier chapitre d'*À pas aveugles de par le monde*, c'est l'impossibilité traumatique qui seule peut être exprimée : la violence vécue a été tellement intense que la mémoire elle-même a perdu sa signification ; figée dans l'obsession de l'horreur, elle n'est d'abord pas en mesure d'instaurer entre les temporalités les liens habituellement féconds, ainsi que l'exemplifie S. hanté par une remémoration tellement saturée de souffrance qu'elle en devient stérile.

Prolongement possible : la figure du *Dibbouk*

→ lecture en cursive, en les commentant au fur et à mesure avec les élèves, de trois extraits du chapitre VI que l'on trouvera ci-dessous (p.530-532 ; p.570 ; p.630-631).

Au préalable, on fera connaître aux élèves cette croyance en la contextualisant et en montrant le rôle que les arts visuels et la littérature ont joué pour contribuer à la populariser.

Dans la théorie de la transmigration des âmes, apparaît au XIII^{ème} siècle le phénomène du *dibbouk*, « qui désigne l'attachement d'un esprit malin ou d'une mauvaise personne défunte au corps d'un vivant¹³ ». Une mission d'ethnographie à la fin du XIX^{ème} siècle en Russie, dans la zone de résidence obligatoire¹⁴, a permis de recueillir des informations sur les diverses croyances et superstitions et a jeté le projecteur sur celle du *dibbouk*, extrêmement répandue dans le peuple. Ses descriptions sont assez communes dans la littérature, dès le XVI^{ème} siècle, et l'une des œuvres qui l'a particulièrement popularisée est la pièce de théâtre de Shlomo An-Ski, *Le Dibbouk*¹⁵, créée à Moscou à la fin de l'année 1920¹⁶.

Dans son roman *Leïb Rochman* met en scène un personnage habité par un *dibbouk*. Il s'agit d'un sous-officier suisse dont les nuits sont perturbées par la femme juive qui l'a maudit au moment où il lui a refusé le passage de la frontière, lui interdisant de sauver sa vie et celle de ses enfants :

J'ai donné l'ordre de les rejeter, en recourant à la violence si nécessaire. Les soldats les saisissaient par les bras et par les jambes. Leurs doigts s'enfonçaient dans la terre, s'accrochant à elle, bec et ongles. Souvent, de l'autre côté, les chasseurs les attendaient en maintenant leurs chiens qui essayaient de s'arracher à leurs laisses. [...] Il y avait là une jeune femme juive avec deux enfants.

¹³ *Dictionnaire encyclopédique du Judaïsme*, éditions Robert Laffont, Collection Bouquins, 1996, p. 277. Mais dans les représentations littéraires du *dibbouk*, comme, par exemple, celle que l'on trouve dans la pièce de Shlomo An-Ski, l'esprit n'est pas toujours celui d'une méchante personne.

¹⁴ Il s'agit de la région Ouest de l'Empire russe où les Juifs, enregistrés, étaient cantonnés par le pouvoir impérial.

¹⁵ Au moment de son mariage avec un fiancé que son père lui a choisi, Léa est prise d'une sorte de malaise. Quand elle revient à elle, c'est la voix de Khonen qu'on entend quand elle s'exprime. Ce jeune homme, son promis, mort avant l'âge, revient, *dibbouk*, dans le corps de sa Leyelé pour empêcher cette union dont ni l'un ni l'autre ne veulent. « Et elle ne peut plus, maintenant, se séparer de celui dont on l'a séparé. Ce trépassé, le voici en elle, plus que présent. Il lui faudrait... l'expulser, le perdre, l'oublier – car l'oubli est le seul remède au malheur. »

¹⁶ Le cinéma yiddish a aussi popularisé cette croyance. En 1937 paraît sur les écrans le film de Michael Waszynski.

Pour consulter la bande annonce : <https://www.youtube.com/watch?v=Qoy6L1CGesE>.

Le cinéma juif américain contemporain met en scène des figures de *Dibbouk*. On pense par exemple à la scène d'ouverture de *A serious man* des frères Coen.

Elle aussi se jeta à terre, s'accrocha, refusa de revenir en arrière. Les soldats la tiraient, prêts à la rapporter à ses poursuivants. Elle leur griffait les mains, les mordait. [...] Elle suppliait, se lamentait, maudissait son sort.

Cela se produisit en un clin d'œil. Elle avait senti son impuissance, sa situation désespérée. Elle se redressa et cria aux soldats de la lâcher : elle s'en retournerait seule. Elle n'implorerait plus, ne se débattrait plus. Se relevant de toute sa hauteur, elle dit qu'elle partait mais que son sang et celui de ses enfants retomberaient sur nos têtes, sur celles de nos enfants, de nos femmes et de nos mères. Elle nous prévenait qu'elle ne nous oublierait jamais, que même morte elle veillerait à ce que sa malédiction se réalise. Les dernières minutes de sa vie et de celle de ses enfants nous poursuivraient tout au long de notre existence. Jamais plus nous ne connaîtrions la paix. [...]

Moi, je suis resté immobile, cloué sur place. Ses malédictions se déversaient en moi. Soudain, je l'ai giflée, je l'ai rouée de coups, partout où mon poing pouvait l'atteindre, pour la faire taire, pour arrêter ses invectives. J'avais envie de lui saisir le cou, de l'étrangler¹⁷ !

Pistes pour commenter cet extrait :

- l'intense violence de la scène qui provient notamment de la femme en lutte pour sauver ses enfants et sa vie, figure de Furie, annonçant par là même l'Erinye¹⁸ qu'elle deviendra par la suite ;
- basculement soudain du texte en lien avec la métamorphose du personnage masculin, tétanisé par la malédiction que lui lance la femme, qui, pour se protéger, dans un élan de fureur, se fait bourreau ultime, ce qui relance la violence de la scène.

On lit avec la classe la suite :

Depuis ce jour, dit-il, il est malade. Les malédictions le poursuivent. Il ne peut s'en libérer. [...] La malédiction de la femme juive l'empêchait de dormir la nuit. Est-ce qu'elle avait tué le sommeil en lui ? Il avait même peur de s'endormir. Elle envahissait ses rêves. Dès qu'il s'assoupit, elle arrive. Elle entre en lui et se venge. Elle lui ôte tout repos¹⁹. » Le bourreau et sa victime s'unissent en un seul et même être dans un double mouvement métamorphique : en possédant son bourreau, qui devient alors son réceptacle nocturne, la victime se transforme en bourreau de son ancien bourreau. Elle réalise de la sorte ce qu'elle n'a pu faire du temps de son vivant. Ainsi font les âmes des morts trop jeunes : elles reviennent pour réaliser tout ce qu'ils n'ont pas eu le temps de faire. Le personnage de Léa dans la pièce d'An-Ski le rappelle à sa grand-mère, qui, prise de peur, ne veut pas l'entendre : « La vie, la vie d'un homme ne peut pas être perdue et froide à jamais ! Non, non, grand'mère, l'homme, s'il meurt, s'il meurt, l'homme, je veux dire avant qu'il soit temps pour lui de mourir, son âme revient ! Son âme revient sur la Terre, et elle revient pour y vivre les années perdues, les années qu'il n'a pas eu le temps de vivre, et les jours, les jours qu'il n'a pas eu le temps de respirer ! Elle revient, son âme, et pour toutes les actions qu'il méditait, et celles qui ne l'avaient pas encore seulement effleuré. Et pour les joies, et pour les peines, elle revient²⁰ !

On poursuit la découverte de l'histoire en lisant cette mise en scène de la figure du *dibbouk* en véritable Tisiphoné :

¹⁷ Leïb Rochman, *ibid.*, p. 530-532.

¹⁸ Les Érinyes, que les Romains identifiaient aux Furies, sont des déesses violentes, nées des gouttes de sang d'Ouranos. Elles vivent aux Enfers. Originellement elles sont en nombre indéterminé, mais on en connaît trois : Mégère symbolisant la Haine, Alecto, l'Implacable et Tisiphoné, la Vengeance. Dès les poèmes homériques, protectrices de l'ordre social et familial, elles ont pour fonction la vengeance du crime. Elles châtient le meurtrier en le bannissant de sa cité et en le condamnant à errer sur la terre ou bien en lui insufflant la folie. Plus tard, elles deviennent les divinités des châtements infernaux : elles torturent alors les âmes des morts.

¹⁹ Leïb Rochman, *ibid.*, p. 532 et 630.

²⁰ Shlomo An-Ski, *Le Dibbouk*, *ibid.*, II, 3, p. 56-57.

Dans la réplique précédente, le personnage de Léa, dans une métaphore-plainte, témoin de son émotion et de son trouble, dit aussi l'espoir qui l'habite du retour sous une forme ou une autre de son fiancé parti trop tôt : « Et où sont allées les paroles qu'il n'a pas eu le temps de dire ? Et le temps, grand'mère, qui lui restait à vivre ? grand'mère, ma Bobeniou, que la bougie s'éteigne et aussitôt on la rallume, et elle brûlera jusqu'à la dernière goutte d'huile sur la mèche, elle se rassasiera de brûler, elle s'épuisera et mourra à la fin d'avoir tant et tout brûlé... Mais la vie, la vie, grand'mère ? Se peut-il qu'elle reste là, à demi brûlée et froide, froide à jamais ? », Shlomo An-Ski, *Le Dibbouk*, *ibid.*, II, 3, p. 56.

Elle le pourchasse. Les enfants se jettent à ses pieds et le font trébucher. L'autre soir, ils étaient agrippés l'un à l'autre dans une lutte sans merci, à la vie à la mort. Elle le pinçait, le mordait. Il la frappait au visage, sur le corps, lui envoyait des coups de pied. Soudain ses mains, des mains de squelette, commencèrent à lui serrer le cou. Elles l'étouffaient. Il ne pouvait plus respirer. Sa langue pendait hors de sa bouche. Il se réveilla inondé de sueur. Son cou, marqué de stries bleues, était réellement douloureux²¹.

Pistes pour l'étude :

- la violence de la scène précédente ici reconduite dans une scène de possession nocturne. Les mêmes gestes y sont répétés jusqu'à l'inversion finale où l'étrangleur devient l'étranglé ;
- le registre fantastique de cet épisode de possession, où le réveil est digne d'une scène du *Horla* de Maupassant, qui s'inscrit dans la tradition cabalistique et mystique du hassidisme : « Les récits hassidiques, hagiographiques relatant les faits et gestes miraculeux des rabbis (*Shivshei-ha-Basht*), paraboles, contes mystiques [...] deviennent une source inépuisable pour la littérature yiddish²² ».

On poursuit la lecture en proposant le passage suivant, véritable retournement de situation, inattendu, puisque, après avoir rejeté le *dibbouk*, la victime l'accepte au point d'éprouver le besoin de fusionner avec lui. L'ensorcelé finit par tomber en amour avec son *dibbouk* qui devient pour lui souffle de vie :

Parfois, il a l'impression que sans elle il ne peut plus vivre un seul jour. Il attend la nuit ; il l'attend, elle, comme une sainte. [...] son souffle lui apporte un étrange bien-être. Parfois, il a le sentiment que sa vie est restée en lui, qu'elle s'est unie à la sienne. Il sent en lui non seulement la femme, mais aussi ses deux enfants. [...] Non, il ne peut plus vivre sans elle, ni sans ses enfants. Il lui semble qu'ils forment une famille. S'ils la quittaient, il resterait seul. [...] Je sens que si je l'étranglais en moi, je m'étranglerais en même temps. Elle est devenue mon souffle. Sans elle, j'étoufferais²³.

De *dibbouk* de paroles vengeresses et de malédictions, il devient *dibbouk* d'amour. La complexité de la relation du sous-officier suisse à son *dibbouk* est à l'image du visage hybride de cette âme morte qui réside en lui : « Souvent elle est bonne avec lui. Elle veut être sa divinité, elle lui donne des ordres, veut être obéie. D'autres nuits, elle est pleine de colère, de fureur, elle veut l'étrangler ». Sorte de Janus au féminin, elle oscille entre *Benevolentia* et *Furor*, auquel l'ensorcelé est soumis, tandis que le cœur du vivant qui l'abrite passe de l'effroi à un sentiment proche de l'amour au point qu'il finit par considérer le *duo* – voire le *quatuor* qu'ils forment avec les enfants – comme une famille.

Dans cet épisode, les tensions sont doublées d'une série d'inversions qui confèrent à la scène toute son originalité et sa puissance troublante : à la figure féminine habituellement pénétrée par un *dibbouk* masculin, c'est ici un homme qui se fait réceptacle d'un *dibbouk* féminin ; le *dibbouk* n'est pas ici l'âme d'une mauvaise personne mais tout au contraire celle d'une victime ; enfin, si le *dibbouk* commence par susciter de la détresse, il finit par devenir un objet d'amour dont le vivant ne peut plus se passer.

Séance 4 : le statut de l'écriture

On peut prolonger et conclure l'étude en envisageant le statut de l'écriture : l'écrivain, par l'élaboration littéraire, en créant le personnage de S., modifie le statut de sa propre expérience en la mettant en mots.

En effet, après que l'itinéraire du roman aura permis de donner à ce qui s'est passé, aux morts ainsi qu'aux vivants, un statut, l'écriture va pouvoir prendre en charge ce qui ne pouvait l'être dans l'immédiat. En mettant en mots la difficulté de l'être au monde et du souvenir pour un rescapé de la

²¹ Leïb Rochman, *ibid.*, p. 570.

²² Rachel Ertel, *Le roman juif américain - Une écriture minoritaire*, Payot, 1980, p.74-75.

²³ Leïb Rochman, *ibid.*, p.630-631.

Shoah, en écrivant cette errance du revenant-souvenant, Leib Rochman convertit l'aporie vécue en réussite de l'écriture, cette écriture capable de *Dépasser la mort* comme dans le titre de l'essai où l'universitaire Myriam Wattee-Delmotte montre que « c'est grâce aux mots que l'on cesse d'être seul face au désastre. » (*Dépasser la mort ; l'agir de la littérature*, Actes Sud, 2019) et où elle explique « comment la littérature prend en charge des fonctions que la société néglige ou ignore, telles que dresser la stèle manquante des effacés de l'Histoire » (p.10). La littérature se trouve ainsi au cœur de ce qui constitue le propre de l'humanité, « seule espèce vivante à honorer ses morts. » (p.9) Faire de S. un personnage, dire l'extrême difficulté du retour, exprimer la hantise du souvenir, c'est convertir par l'écriture ce qui est subi de façon obsédante par l'auteur en expérience dicible, c'est reprendre par le langage la barre sur l'expérience tragique de façon à transmuier le cauchemar en récit, et ainsi ne pas laisser S. face à sa déroute. Avec *À pas aveugle de par le monde*, la souvenance mortifère a pu, *in fine*, devenir mémoire féconde.

On peut ici partager avec les élèves des réflexions sur cette fonction salvatrice de l'écriture, et plus largement de toute conversion esthétique de l'horreur de la Shoah dans et par le geste créateur.

Carole Matheron et plus encore Rachel Ertel y insistent : exprimer, donner une forme littéraire et artistique devient une urgence dont on peut dire qu'elle est doublement vitale car il s'agit à la fois de témoigner, c'est-à-dire de partager ce qui semble irréprésentable, et de symboliser, c'est-à-dire de saisir l'essence de l'atrocité du vécu. A propos de cet investissement des victimes dans la littérature et l'art, Carole Matheron écrit qu'il s'agit de chercher « l'inscription du meurtre collectif dans le langage de la culture qui a pourtant été anéanti en même temps que la collectivité disparue » (« Dans les pas de Leib Rochman : la figure du survivant dans *A pas aveugles de par le monde* » in *Premiers savoirs de la Shoah*, dir^o Judith Lindenberg, CNRS édition, 2017). Et Rachel Ertel dessine les contours tragiques d'un investissement essentiel : « Les témoins et les victimes du désastre n'ont cessé de dessiner, d'écrire, y compris dans les camps, enterrant leurs œuvres jusque dans les cendres autour des crématoires. /.../ Dans les ghettos, selon le témoignage de l'historien Emmanuel Ringelblum, tout le monde écrivait, les adolescents, les adultes, des milieux les plus divers, les lettrés comme les hommes et les femmes du peuple rapportant, en sursitaires, dans l'urgence, ce qu'ils vivaient. Certains devinrent écrivains, poètes, dramaturges dans le ghetto même, d'autres l'avaient été auparavant et poursuivirent leur œuvre avec la même volonté de perfection que s'ils devaient les porter à l'imprimerie le lendemain. » (« Nous sommes les souvenirs qui refusent l'oubli ; pouvoirs de la poésie », in *Le Coq héron* n°221, 2015/2). Ce que porte alors l'art et l'écriture, n'est-ce pas l'affirmation de l'humanité dans un dispositif qui vise précisément à la nier ? N'est-ce pas refuser de n'être que ces corps suppliciés privés de paroles, de droit, d'identité, de sépulture ? Créer, c'est affirmer, au cœur même de l'inhumanité et contre elle, l'essence humaine des victimes.

On peut alors faire lire aux élèves quelques extraits de poèmes où cela se dit de façon fulgurante et sublime :

➤ de Avrom Sutzkever

Je suis le cœur-million-d'ossements
Le gardien de leurs chants abandonnés²⁴

➤ de Mordhè Strigler

En moi le temps a déposé un charnier
Et dans mon sang a creusé une fosse commune –
Et quand vient parfois le sourire
Il vient tortueux tel un bâton noueux
Et je retiens mon rire
Pour ne pas éveiller les cadavres en moi²⁵

²⁴ Avrom Sutzkever, ghetto de Vilno, 22 mai 1943, cité in Rachel Ertel, *Dans la langue de personne*, Seuil, 1993, p. 107.

²⁵ Mordhè Strigler, rescapé de Maïdanek, 1947, *ibid.*, p. 16.

➤ de Jacob Glatstein :

Des millions de bras se tendent vers moi
sois le monument vivant
de notre malheur.
Nous ne connûmes pas de terre consacrée
sois notre sépulture.
Ton cœur sera notre tombe commune
et tes yeux le miroir de nos souffrances
scelleront un pacte avec la mort.

[...]
Qui d'autre que moi
possède en propre un nocturne
jardin de mort ?

[...]
Nous sommes les souvenants
qui refusons l'oubli
escortés de millions de morts.
Un enterrement sans fin
sans fin²⁶.

Séance 5 : faire connaître ce roman

Si les élèves se sont montrés sensibles à la qualité de l'écriture des extraits qu'ils ont étudiés ainsi qu'à l'envergure de la démarche de l'écrivain, on peut leur faire remarquer qu'en dépit de la valeur de cette œuvre, en dépit aussi des articles qui ont salué son édition en français²⁷, le récit de Rochman reste peu connu.

On peut alors leur faire bâtir un dispositif, qu'ils pourraient prendre en charge, afin de contribuer à leur manière à l'évolution de la place de cet auteur et de ce texte dans la société : article, blog, vidéo youtube, émission radio, ou toute autre idée qui émane d'eux, individuellement ou en groupe.

Peut-être serait-ce aussi l'occasion de leur signaler, s'ils ne le découvrent pas par eux-mêmes, que la fille de Rochman est une artiste-peintre installée en Israël.

²⁶ Jacob Glatstein, *Seulement une voix*, « Nocturnes », traduction Rachel Ertel, Buchet/Chastel, 2007, respectivement p.105, 106 et 108.

²⁷ Voir, par exemple, un article dans *Le Monde des livres* (11 mai 2016) :

https://www.lemonde.fr/livres/article/2012/05/11/leib-rochman-l-odysee-des-revenants_1698811_3260.html

Un article dans *Télérama* :

<https://www.telerama.fr/livre/lecture-a-pas-aveugles-de-par-le-monde-de-leib-rochman,83026.php>

Une recension dans la revue *Esprit* août-septembre 2012 :

<https://esprit.presse.fr/article/sylvie-bressler/leib-rochman-a-pas-aveugles-de-par-le-monde-37158>

ANNEXE 1

Extraits du Journal de Leïb Rochman

Extrait 1 (p. 17-18)

Aujourd'hui, mercredi 17 février 1943, douze semaines ont passé depuis que nous sommes emmurés chez Felek. Douze semaines, quatre-vingt-quatre jours, soit si je ne m'abuse – deux mille seize heures. Selon mes calculs. Chacun d'entre nous mesure le temps qui passe. Nous comptons même les minutes et les secondes.

Aux premiers jours de notre arrivée, Felek nous a cachés dans la maison. Nous avons d'abord monté une double cloison destinée à nous dissimuler. Cette seconde paroi est ajustée aussi près que possible du mur (une petite trappe est prévue, en bas, pour faire passer la nourriture), si bien que dans notre cachette longue et très étroite, il est impossible de s'asseoir – aussi demeurons-nous debout au coude à coude, en rang d'oignons, les visages tournés vers le mur. Incapables de nous retourner, nous demeurons cois, épaules contractées et bras le long du corps, avec la rigidité des soldats de plomb. Il fait sombre et nous ne nous voyons quasiment pas. Pas le moindre interstice qui laisserait filtrer une lueur. Obsédé par l'idée du jour, je me suis mis à chercher une lézarde. Après avoir longuement fouillé l'obscurité, j'ai fini par déceler en haut du mur une minuscule trouée de clarté. Je voulais bien entendu partager ma joie avec les autres. Ensemble, nous avons scruté la tache de lumière et considéré qu'il s'agissait en effet d'un reflet du soleil. Si j'étais le plus heureux d'avoir fait la trouvaille, chacun d'entre nous en tirait une légitime satisfaction – l'astre solaire après tout se souvenait de notre existence.

Nous voilà donc étroitement pressés les uns contre les autres. Souvent, nous appuyons notre tête sur le mur, le front irrité par les planches rugueuses. Dans cette posture, toutes sortes de souvenirs remontent à la surface. Ce ne sont pas les sujets de réflexion qui manquent. Sans faire de bruit, nous partageons ces réminiscences, et bien souvent se développent des palabres secrètes, soufflées à l'oreille, murmurées à voix basse.

Extrait 2 (p. 74-75)

Dans la planque, les pensées cavalent, chaotiques comme une armée défaite recule ; à défaut d'avancer, elles battent en retraite. Mais notre voie de retour à nous a été effacée, arrachée avec sa racine, alors notre esprit s'égare. Des fragments morcelés se présentent, lambeaux d'un temps encore proche, mais déjà brouillés, obscurs, semblables à un rêve sombre, confus et opaque. Quelle que soit la direction qu'emprunte la pensée, elle revient toujours au même point. Des images claires de la réalité d'antan qui emplissait toute ta vie, elle ne les voit pas, ou bien elle est incapable de les saisir.

Ma mère, ma mère qui m'a donné le jour, qui m'a élevé et m'a accompagné sur le chemin de la vie. Je m'efforce d'évoquer son souvenir aux différents moments de notre existence, sa tendre présence, notre attachement, nos joies et nos peines d'autrefois. Je veux arracher à l'obscurité sa silhouette lumineuse, dans les froids du présent, sa chaleur maternelle et conserver cette étincelle de clarté enfouie au fond de mon cœur. La raison m'est de faible secours quand tous mes sens se mettent de la partie... elle apparaît à peine à travers des brumes, des brumes. Pas la maman que j'ai connue, celle de mon enfance et de ma jeunesse, mais la mère brisée par l'épreuve hitlérienne, la mère aux traits vieillis, altérés, émaciés par la sidération et la terreur constantes, des marques que seul l'hitlérisme peut, en à peine trois ans, creuser si profondément en un beau visage. Ma maman malade dont l'âme palpitante se débattait comme si les épreuves traversées durant cette période de guerre l'avaient ligotée avec des chaînes d'acier à son lit.

Je la revois le dernier jeudi soir, plus exactement la nuit précédant le jour où nous avons à jamais été arrachés les uns aux autres. J'étais dans mon appartement, en bas. J'entends soudain des cris. C'est là-haut, chez maman. Je reconnais la voix de ma jeune sœur qui appelle affolée : « Maman, ma petite maman, *mameniou* ! »

D'un bond, je suis en haut. La maison est pleine de gens, de voisins. Je me faufile, maman gît sur le lit immobile, comme morte, les dents serrées, les yeux grands ouverts, figés, éteints, les jambes rigides étendues. Je l'ai tâchée avec une aiguille, j'ai tenté de la secouer, de verser sur elle de l'eau, je l'ai aspergée d'alcool, et enfin dans les yeux éteints une lueur a commencé à renaître. La raideur s'est peu à peu relâchée et les dents se sont progressivement desserrées, puis tout à coup elle a ouvert de grands, d'immenses yeux, effrayants comme jamais, a regardé autour d'elle et m'a demandé s'il était vrai que quand « ils viennent » », ils abattent sur-le-champ, dans leur lit, les malades incapables de marcher vers les wagons.

« Maman, lui ai-je répondu, d'abord "ils" ne viendront pas et tu n'es pas si malade que ça. »

Extrait 3 (p. 77-79)

Vendredi, à huit heures et demie du matin (c'était le 21 août 1942, le huitième jour du mois d'Elul) – « Ils sont aux portes de la ville ! Ils sont là ! »

La confusion règne dans la rue. Des gens fuient dans tous les sens, avec ou sans besaces, seuls ou en famille.

« Sauvez-vous, échappez-vous du ghetto ! » entend-on crier.

J'ai le sentiment qu'une fumée épaisse et âcre m'étreint et m'asphyxie. Comme à travers un brouillard, je me précipite vers chez nous. J'atterris dans notre maison : « Vite, vite ! Dépêchez-vous ! Ils arrivent !! »

Nous avons claqué portes et volets et sommes sortis du ghetto, passant de l'autre côté de la ville. Ma petite sœur et une autre personne soutiennent ma mère, et courent à bout de souffle. Ma belle-sœur et mon beau-père avec sa femme sont dans la foule haletante, mon épouse avec sa petite sœur, d'autres encore, et des voisins avec eux. Je leur recommande de se sauver au plus vite et de trouver un refuge chez les Chrétiens de leur connaissance. Je reste seul et regarde en direction de la ville. Dans ma tête martèle un « Peut-être que ce n'est rien, peut-être que ce n'est rien ».

Des gens affolés s'échappent devant moi. Deux gosses avec des sucettes dans la main. Leur mère la leur a donnée en les encourageant à déguerpir. Des femmes avec des nourrissons au sein, des jeunes filles avec le balluchon à l'épaule. On court de tout côté et un sifflement traverse l'air. Un véhicule militaire passe à toute vitesse avec à son bord le policier du ghetto, Józef Wiszniewski.

« C'est quoi, ce qu'on entend ? » lui ai-je lancé.

Il me fait un signe de la main et file.

Les Chrétiens sont à leur porte, déconcertés, et regardent les Juifs s'enfuir. Ne sachant pas ce qu'il se passe, ils prennent peur. Le riche Yankl Rosenberg détale également.

« Qu'est-ce que tu fais planté là ? me lance-t-il. Il est tard ! »

Il est en route pour s'abriter chez un de ses amis chrétiens. Je retourne sur me pas et m'apprête aussi à déguerpir.

Je ne vois déjà plus mes proches, mais je sais de quel côté ils sont partis. C'est à proximité de la ville, chez une Chrétienne que nous connaissons, la Szczefanek. Je me précipite dans la même direction pour les rejoindre.

Elle se tient abasourdie à son portail. Elle me regarde et me laisse entrer dans le jardin. Sa fille me fait signe de me glisser dans le potager, de me tapir entre les plants de pommes de terre – les feuilles nous dissimulent le bas du corps et quelques arbres le haut. Je sens ma femme à côté de moi. Elle me saisit ; « Où sont les autres ? »

Elle me raconte que nos mères et ma petite sœur se sont réfugiées chez quelqu'un d'autre, un homme chrétien de leurs relations, Bartnitski, parce que ma maman malade ne pouvait pas fuir aussi loin qu'ici. Ils sont sûrement là-bas, mais avec nous se trouvent seulement ma jeune belle-sœur Tsiporele, mon beau-frère Sholem et sa femme Haye. Sa terreur est qu'on aperçoive son ventre entre les plates-bandes (elle est dans son neuvième mois). La femme nous montre un trou. Mon beau-frère y conduit sa femme.

Soudain : « Ta-ta-ta-ta ! »

La fusillade éclate de toutes parts ! Ça a commencé ! Pas loin de nous des hurlements. « Ta-ta-ta ta ! »

Le silence revient. Nous entendons des pas lourds à proximité. On fouille chaque fossé de l'autre côté de la palissade, à seulement quelques enjambées de nous.

« Hallo ! »

Je suis à plat ventre. Ma femme, devant moi, presse fort ma main. Ma belle-sœur, derrière moi, s'agrippe à mon pied. Nous nous enfonçons dans le sol.

« Hallo, hallo !

- *Shema Isroel*, l'Éternel est un... »

Ma femme récite après moi et me serre la main encore plus fort.

On nous cherche.

« Chut !

- Prie !

- Au secours ! »

À faible distance de nous se trouvent d'autres fossés. Une jeune fille geint. Ma belle-sœur enfonce ses ongles dans ma cheville. Nous avons le souffle coupé. Un coup de feu ! Des pas qui s'éloignent vite. Le silence revient, puis : « Ta-ta-ta ta ! », « boum, boum, boum, boum », des explosions, autour de nous de plusieurs côtés, à éclater les tympanes.

À nouveau des pas résonnent tout près, cette fois plus tranquilles. C'est la paysanne, elle est épouvantée.

« Des affiches ! La peine de mort pour celui qui cache un Juif ! »

Elle nous demande ce qui va arriver. Aux alentours, on ne cesse pas d'abattre les Juifs. Leurs cadavres jonchent partout le sol.

Extrait 4 (p. 112-115)

Rochman et sa famille tentent de trouver refuge chez un autre paysan de leur connaissance, Kontraktowicz.

« Cachez-vous dans la forêt. Ils sont capables de nous exécuter tous autant que nous sommes et de mettre le feu à notre propriété. »

L'espace d'un instant, nous restons interdits. Il n'y avait plus où aller. Des centaines de corps étaient disséminés dans la campagne. Se reprenant, ma femme l'a supplié de nous cacher quelque part. Elle lui offre la moitié des biens de sa mère qui sont cachés chez lui. Elle invoque l'amitié qui nous a liés pendant des années. Kontraktowicz nous a alors prudemment conduits dans le jardin, s'est assis là avec nous dans l'herbe et, à voix basse, nous a raconté ce qui venait de se passer en ville.

À six heures du soir, on a conduit tous les Juifs à la gare. Ils sont envoyés à la mort, direction Treblinka. La route qui mène de la place du marché à la station de chemin de fer est jonchée de cadavres et de morceaux de corps – des mains, des pieds, des têtes –, de vêtements ensanglantés, de chapeaux, de chaussures, de manteaux. Toute la ville a l'allure d'un abattoir. Sur les deux côtés de la rivière sont accumulés des monceaux de cadavres, des hommes, des femmes et de tout petits enfants. Le *Judenrat* a été emmené quelque part, ainsi que les travailleurs des *platsvukes*, des chantiers allemands, un seul groupe, dit-on, est resté en vie. Il ne le sait pas de façon certaine. Maintenant, ils fouillent les maisons une par une. Ils en extirpent ceux qui se cachent et les fusillent. Il paraît que demain « l'action » aura lieu dans tous les villages des environs.

Je me souviens comment Esterl s'est alors accrochée à moi, m'embrassant et me suppliant : « Leybl, prenons du poison ! Je ne veux pas que l'on nous assassine ! »

Je l'encourage tant bien que mal. Nous pensions alors que nos familles étaient encore en vie.

Kontraktowicz nous a ensuite guidés vers une meule de foin perdue dans les champs où nous nous sommes dissimulés. C'était après lui avoir promis que si on nous capturait, nous dirions que nous étions parvenus ici par nos propres moyens, et nous étions cachés sans qu'il le sache. Longtemps, il est resté allongé auprès de nous, continuant son récit :

« À présent, les Juifs sont rassemblés dans la station de chemin de fer et ils attendent, assis à proximité des rails, les wagons des marchandises qui les amèneront à Treblinka au petit matin. Les

horreurs qui se déroulent là-bas ! Ils sont massés, on les a fait mettre accroupis sur leurs jambes, des projecteurs sont braqués sur eux, de tous les côtés des coups de feu visent les rangs, des patrouilles et des gardes traînent sans cesse des femmes hors de la foule et les violentent. Oui, oui, sourit-il, des femmes, des fillettes à partir de douze ou treize ans ! Des scènes abominables se déroulent tout autour. Et les enfants qui se blottissent contre leurs mères ! Et, oui aussi, tout le pavé et les murs des alentours sont maculés des cerveaux des nourrissons qui ont volé en éclats. Les SS se sont inventé un jeu. C'est à qui abattra le plus adroitement les "hirondelles". Ils les saisissent par les petits pieds et fracassent leurs têtes contre le mur. En seulement quelques coups la tête explose. »

Quand il est parti, Esterl, inconsolable, m'a encore une fois supplié de nous empoisonner. Depuis, ses mots restent imprimés dans nos mémoires. N'avait-elle pas raison ?

Le courage nous manquait. Le petit peu de courage qui nous fait défaut jusqu'à aujourd'hui. La vie exige ses droits. Dans toutes les circonstances – fût-ce une vie de chien – mais vivre !

Ainsi, nous voulons vivre, serait-ce dans les pires conditions. Pourvu que nous restions en vie. Nous puissions au fond de nous, par tous les moyens à notre disposition, ce besoin de légitimer notre existence. Parfois, l'idée de survivre s'impose à nous comme un devoir, un impératif envers nos martyrs, afin qu'ils ne sombrent pas dans l'oubli, car, après tout, nous portons en nous les seuls vestiges qui subsistent d'eux. Nous avons conscience que leur testament repose sur nous : « Survivez et vengez-nous ! Survivez et racontez au monde ce qui nous est arrivé, les souffrances que nous avons endurées et notre fin ! » Rien ne justifie alors davantage notre volonté de survivre !

Souvent ce que nous traversons, ce qui se produit autour de nous, est à ce point inconcevable que je sens peser sur mes épaules le poids d'une mission, une mission sacrée. Nous sommes voués à figurer parmi les derniers témoins. Il nous revient de sceller chaque détail avec la plus grande minutie dans notre mémoire afin de le transmettre aux générations à venir. Tout cela n'est-il que prétexte pour légitimer notre désir éhonté de survivre ? Vouloir vivre maintenant, tandis que les derniers Juifs de Varsovie et des camps sont en train de brûler ? Mais comment est-il possible que nous ne soyons pas parmi eux ?

Je me souviens ensuite de quelle façon – après que nous avons cuit à petit feu tout au long d'une journée étouffante et de deux nuits dans la meule de foin – un chien allemand nous a débusqués un samedi soir chez Kontraktowicz. Nous avons alors eu juste le temps de fuir par des sentiers détournés vers le camp où nous avons rejoint le dernier groupe de Juifs demeurés en vie. C'est par eux que j'ai appris que ma mère et ma petite sœur étaient parmi ceux qui étaient regroupés sur la place du marché, avant d'être poussés vers la gare de chemin de fer... Je me suis tordu les mains, cogné la tête contre le mur du camp et j'ai hurlé tel un animal blessé. Il m'est soudain apparu clairement que je ne les reverrais plus jamais. M'effondrant je gémissais « Maman, ma petite maman, ma petite Miriam ! ». J'avais l'intuition que mes sœurs à Radom – Dinah et Ester – et mon frère Meyer à Paris n'étaient plus. Je me tapais la tête contre le mur, me mordais les poings, me jetais sur le sol, dans ma douleur je ne voulais rien d'autre que me briser en mille morceaux.

À partir de ce moment-là, je n'ai plus trouvé le repos.

Extrait 5 (p. 128-130)

Nous avons atteint les jours les plus longs de l'année. Chaque journée s'éternise. Au petit matin, la frayeur nous réveille en sursaut. Dehors, le soleil luit déjà, autour de nous, tout n'est que quiétude et éclat. Dans un sourire lumineux et vert, les prés s'ébrouent de leur sommeil, et le petit bois semble tendre les bras à la vie. Des gens frais et dispos marchent lentement, encore légèrement endormis, une lueur au fond des yeux, vers les labours des champs. L'atmosphère alentour est encore emplie de calme, de tranquillité, pleine d'attente. Lourds de fatigue, la tête bourdonnante de fièvre, nous sommes allongés dans notre trou. Sous nos tempes, une veine cogne furieusement. Tout en nous est desséché, notre cœur bat la chamade. Nous sommes entassés comme des volailles dans un poulailler, recroquevillés l'un contre l'autre dans un espace exigü. Nos membres, à même les planches de la soupente, sont endoloris. Nous avons déjà remué la paille à plusieurs reprises, mais

elle finit toujours par s'écraser sous notre poids après un certain temps, ressemblant d'abord à un amas de fourrage, puis se transformant bientôt en un tas de poussière qui fourmille d'insectes, de larves et d'autres vermines. Nos vêtements, eux aussi, sont poussiéreux, en loques, déchirés et moisis. Près de nous, au-dessus de nos têtes, le toit de chaume empestant la moisissure s'incline vers les deux murets tapissés de toiles d'araignées, rappelant les planches où l'on purifie les morts. Tous les os de nos bras, de nos jambes sont perclus, ankylosés, nos membres sont raidis. Qui sait si nous pourrions jamais les étirer à nouveau ? (Quel luxe somptueux que de se déplier, d'étendre les bras et d'allonger les jambes dans un bâillement !) Nos cheveux ébouriffés, en broussaille, gris de poussière et de crasse, nos visages blêmes et amaigris, l'éclat blanc des prunelles perçantes au fond des orbites bleu foncé creusées par les cernes. Nous bâillons au creux de nos mains, nos cœurs battent de plus en plus fort, une journée interminable débute, allez savoir ce dont elle est porteuse ! Nous voudrions dormir ne serait-ce que quelques heures de plus afin de raccourcir sa durée démesurée.

Mais dans la pièce, en bas, c'est à nouveau le remue-ménage. On entend des voix étrangères, il faut prendre garde de ne pas bouger d'un iota. Nous collons l'oreille contre les planches au-dessous de nous – qui est là ? Que racontent-ils, les paysans ? Que s'est-il encore passé ? Les invités se dispersent et, lorsqu'ils sont partis, le jour s'est installé depuis longtemps. Tshotke fait monter deux bouteilles d'eau. La quantité nécessaire pour nous laver et boire toute la journée. Nous voulons faire notre toilette – mais dans la maison quelqu'un est de nouveau arrivé, avec des nouvelles fraîches. Nous attendons son départ pour nous débarbouiller. Aussitôt nous faisons évacuer le seau des eaux souillées. Felek sort d'abord vérifier que personne n'est en train de revenir sur ses pas – Tshotke prend ensuite rapidement le seau dans un trou derrière l'étable, puis le remplit immédiatement de sable fin afin que les rejets n'éveillent pas la méfiance des étrangers. Pendant ce temps, la Felkowa nous remet vite un morceau de pain et une bouteille de café.

Bien avant midi, le soleil darde à travers les interstices ses longs rayons d'or cuivré qui embrasent nos corps. Des nuées de poussière pénètrent dans les narines et nous prennent à la gorge. La paille encore humide de l'autre côté de la paroi qui sépare en deux le grenier entre en fermentation et exhale une odeur putrescente qui brûle quasiment les yeux, la chaleur devient insupportable. Nous suffoquons quelques heures encore. En bas, on parle. Tshotke monte une petite bouilloire d'eau fraîche. Nos gorges sont irritées, nous manquons d'air. Pendant ce temps, Felek nous dit que nous devons être prudents, parce qu'on parle des gendarmes dans le village, il se pourrait qu'il s'agisse de nous. Alors nous barricadons encore davantage la petite porte, nous occultons les moindres ouvertures du grenier avec des chiffons. Des paysans vont et viennent en bas. Au fil de leurs bavardages, des histoires de Juifs capturés par hasard au cours d'une chasse aux cochons « non marqués » (non enregistrés). À travers les interstices, nous scrutons les sentiers qui s'enfoncent dans la campagne. De loin, il nous semble que chaque silhouette qui s'approche est revêtue d'un uniforme vert. Nous observons ce qui se passe derrière le mur, et nous avons l'impression que bientôt, dans l'instant qui suit, des paires de bottes cirées vont se pavaner dans les parages et que l'on est sur le point d'entendre des voix tonner en allemand. Notre sang ne fait qu'un tour du cœur à la tête, de haut en bas, il fait sonner nos oreilles. Quel est ce grondement au loin ? Serait-ce des moteurs qui vrombissent ? C'est quoi ce sifflement ? Tous nos sens sont en tension, oui, on dirait une voiture qui arrive ! Le cœur bat à se rompre...puis... non, ce n'est rien.

ANNEXE 2

Résumé du roman

Les trois premiers chapitres ont comme point commun de décrire un monde tellement figé dans la stupeur des atrocités subies que vivre ne fait plus sens. Ce qui est à peine passé obsède le présent, aussi tout se déroule-t-il dans le semi-délire d'un cauchemar continu, le présent énonciatif se trouvant incessamment envahi d'épisodes rétrospectifs que leur teneur seule permet d'identifier comme relevant du passé, car le texte, lui, estompe tout ce qui pourrait dissocier des temporalités dont il s'agit au contraire de faire ressentir la confusion : si rien n'est distingué, c'est que le présent est intensément envahi par ce qui vient de se passer. L'effet est alors celui d'un « onirisme cauchemardesque » (Carole Matheron, « La figure du survivant ») – sauf que tout a été tellement vrai que personne ne peut se défaire de cette horreur vécue.

Dans « Le revenant » (chapitre 1), on suit le personnage de S., traité en focalisation interne. La situation globale, c'est qu'il retourne dans les lieux où il vivait avant la Shoah, au sens littéral du mot « revenant », celui qui revient.

Mais ce retour ne peut en être véritablement un, car la Shoah a définitivement modifié les données de l'existence : la réalité du survivant, c'est qu'il n'a plus rien qui soit à lui. Les êtres connus ont disparu, d'autres se sont substitués aux morts, tout le texte insiste sur le fait que S. est devenu un paria dans un monde dont il est maintenant exclu.

C'est pourquoi la traduction de Rachel Ertel est particulièrement juste : celui qui revient chez lui après la Shoah est un revenant au sens imagé d'un « fantôme ». Alors même qu'il est vivant, il est un mort quant à ce qu'il a connu, c'est-à-dire qu'il ne peut plus occuper en tant que vivant les espaces passés. Il est mort pour eux, comme eux pour lui : tous les liens qui font de nous un vivant et des lieux un espace de vie, un espace vécu, ont disparu.

C'est pourquoi aussi le personnage est non pas nourri, mais littéralement hanté par ses souvenirs : les épisodes et les êtres dont il se souvient ne s'inscrivent dans aucune continuité, ils ne peuvent être associés à la nostalgie de ce qui n'étant plus continuerait à irriguer le temps présent de la richesse du passé ; au contraire, S. est comme prisonnier de leur présence, ce sont des souvenirs clos, des souvenirs qui ne peuvent parler avec le présent, des souvenirs qui obsèdent en ne cessant de rendre manifeste la discontinuité, la rupture. Le passé n'est plus parce que plus rien du présent n'est relié à lui. Cela aussi contribue à faire du personnage de S. un revenant, enfermé dans un paradoxe tragique : pour le rescapé de la Shoah, le retour ne peut se faire qu'en tant que revenant, fantôme définitivement mort au présent tel qu'il s'est constitué.

Cette schizophrénie d'un sujet absolument étranger à son actualité, on la retrouve dans plusieurs passages que l'on peut par la suite étudier avec les élèves. On peut ici lire seulement l'un d'entre eux, particulièrement intense : celui où le chien reconnaît S. et lui lèche affectueusement les mains - comme il a léché du sang juif (p. 55 et suiv.).

Dans « Lodz », le chapitre 2, apparaît un narrateur à la première personne, dont on suit l'intériorité en alternance avec celle du personnage de S. et d'autres, comme Leibl. Il s'agit de décrire un pogrom qui succède, en 46, à l'horreur de la Shoah : « on vit que sur l'ancien effroi des Plaines, une nouvelle épouvante s'était posée sur leurs yeux, sur leurs visages émaciés, allongés d'étrange façon » (p. 147). La question du statut des morts est alors lancinante, ainsi lit-on par exemple que « des jeunes filles de seize ans, restées seules, portaient dans leur ventre leurs parents disparus. Elles les avaient enfermés en elles et, pour ne pas les perdre, les portaient comme une grossesse secrète dans les premiers mois. » (p. 131)

Le troisième chapitre relate le début de la migration (« Lausanne ») et la culpabilité du survivant, incapable de vivre dans le monde réel : « Je ne pouvais me pardonner ma présence parmi les hommes » (p. 265)

Ce sont les chapitres 4 et 5, rédigés à la troisième personne, qui vont, tout en poursuivant cette dérégulation obsédante, permettre qu'une autre étape soit possible : il est d'abord question d'un procès, « le procès d'Amsterdam » (chapitre 4), où il est reproché au personnage de ne pouvoir se réinscrire dans le cours du temps pour assurer la continuité de la vie : « Juges d'Israël ! leur dis-je,

je n'en peux plus. Je ne peux poursuivre le chemin. Mes pas se dérobent. Je ne fais plus partie ni des uns – et j'indique les morts – ni des autres – et je montre les vivants. » (p. 302) Mais le jugement est sans appel : il est décidé d'« interdire l'accouplement des vivants avec les morts avec qui ils couraient à travers le monde. Il va exiger qu'hommes et femmes se fixent dans les villes, qu'ils renouvellent les liens matrimoniaux et procréent » (p. 286-287). La séparation des morts comme la poursuite de la vie se voient ainsi intimées aux vivants.

Quant au chapitre 5, « Offenbach », il s'agit, en donnant la parole à des livres qui, eux aussi, ont des procès kafkaïens, et autour de la figure centrale d'un bibliothécaire, le Dr Scheter, de rendre manifeste la continuité malgré tout – et d'en reprendre conscience : la mémoire, la culture, la pensée, les écrits, conservent ce qui fut, survivent et se prolongent pour les « générations à naître » (p.406) : le destin du peuple juif est de perdurer.

C'est ainsi que le chapitre suivant (chapitre 6 « Leysin – le mont des prodiges ») est consacré aux soins : pour les corps comme pour les âmes, il y a ce qui est perdu de façon définitive, mais il y a aussi ce qui peut se rétablir, et commencent alors de nouvelles vies, désirs et relations amoureuses advenant enfin dans un récit jusque-là hanté par la seule obsession de la stérilité.

C'est pourquoi les deux chapitres qui suivent sont organisés autour d'un voyage qui n'est plus comme initialement, une errance, mais un choix. Au chapitre 7, le narrateur est dans « la ville des délires » en Méditerranée. Le temps ayant fait son œuvre, il accède à la vision, enfin maîtresse d'elle-même, de ce qui fut et de ce qu'il est, de ce qu'il faut quitter pour le conserver toujours : les hantises deviennent peu à peu une mémoire envers laquelle les rescapés ont des devoirs. « Ce sont les os qui dégagent les rayons chatoyants tendus vers moi comme des mains. Ce sont eux que je voulais tremper dans l'encre noire de l'inondation pour écrire mon propre devenir terre. J'aspire à pénétrer dans une de ces tombes vides et à m'y cacher, à faire partie de ce cœur battant du globe qui tourne. Me contenter de tendre les mains et de continuer à le porter. » (p.739)

De même, dans « Rome » (chapitre 8), il s'agit de plonger au cœur de catacombes dantesques pour rétablir le fil collectif de l'existence d'un peuple dont la réorganisation progressive atteste l'échec de l'anéantissement. Le parcours reste chaotique, la souffrance intense, les souvenirs et l'intensité de la douleur font sans cesse irruption, menaçants, mais la néantisation des vivants est dépassée.

Significativement, le tout dernier chapitre du récit, rédigé à la première personne de la narration qui se fonde dans un « nous » collectif pour se conclure avec S., chapitre essentiellement symbolique, comme l'indique son intitulé « Le jour du dénombrement », se clôt sur l'arrivée en Israël, dans la vision post-apocalyptique des morts qui, « innombrables » et tous ensemble, reviennent pour pouvoir partir enfin et laisser « les Plaines » vides, tandis qu'en parallèle les vivants, eux si peu nombreux, parce qu'ils ont pu assister à ce départ de leurs morts dont ils ont porté jusque-là la présence, s'installent, enfin, dans « cette cuvette dans le désert », ce lieu où ils veulent voir « pousser leurs racines ».

ANNEXE 3

Lecture suivie du chapitre 1

Extraits

Extrait 1 : incipit (p. 19-20)

S. revint dans la ville la semaine qui suivit la fin de la guerre. Après la course folle des années précédentes, il lui semblait qu'ici le temps s'était arrêté. Les rues du ghetto en ruine ; briques, cheminées, poutres noires de suie, disséminées sur des espaces sans bornes — anciennes cours, anciennes rues. Les maisons, entourées de leurs grilles, semblaient avoir pris leur envol, dans l'élan irrésistible des explosions, emportant les hommes avec elles, pour retomber en masses informes, affalées, à genoux, leurs ailes brûlées enveloppant la terre de leurs bosses et de leurs creux. Recroquevillées, tassées sur elles-mêmes, figées, elles blottissaient sous elles des vestiges agglutinés. Les hommes gisaient, par familles, les visages et les yeux dissimulés, sous des amas bruns et gris. Les gardiens s'étaient volatilisés. Tout, jusqu'à l'horizon le plus lointain, était recouvert d'une couche de cendres. Même la haute muraille du ghetto était à terre, effondrée.

S. l'enjamba. Il s'engagea dans les rues, hors du ghetto. Ici les immeubles de pierre se dressaient jusqu'à l'horizon. Il laissait derrière lui les monceaux de décombres. L'espace s'offrait à lui. Personne ne le guettait. Il longea la chaussée. Levant les yeux, il voyait les étages supérieurs se hisser vers le ciel. C'est à peine s'ils daignaient jeter un œil vers le bas. Il allait, au milieu de la rue, droit devant lui. C'est par cette chaussée que les foules de Juifs avaient été chassées en une course folle. Le ciel, bas, posé sur leurs têtes inclinées. Un flot de pieds épuisés piétinaient les pavés, au milieu de cris assourdissants. Il faisait partie de cette foule. Ses genoux ployaient sous lui, se cognant à d'autres. Il lui suffisait d'un écart maladroit sur le côté pour frôler ses voisins. Maintenant, ses pas résonnaient dans le silence, répercutant l'écho des absents.

Extrait 2 (p. 27)

Tout à coup le vent souleva l'odeur de brûlé, l'odeur des fumées à peine étouffées. Il savait que le silence venait de tomber ici depuis peu. Il entendit brusquement des cris, des hurlements, une course effrénée. Des explosions assourdissantes. Un déluge de flammes noyait tout. Les Juifs poussés par une panique mortelle couraient, lui parmi eux. Des détonations abattaient au hasard une femme, jeune ou vieille, un enfant, un homme. Dans les yeux fous des mères couraient des feux follets. Elles restaient à genoux, la tête inclinée vers la terre où gisait leur enfant.

Extrait 3 : la visite au cimetière (p. 33-39)

L'une des pierres gravées, d'un gris foncé, dominait les autres. La tombe de son père. Les lettres se détachaient de la pierre, familières.

Ci-gît

Reb Chimon fils de Menakhem.

- Père, maman n'est plus. Ni tes filles, Dinah, Esther, ni la petite Myriam. Même leur cendre n'est plus. Le monde ne voulait plus d'elles. Il a effacé le peuple d'Israël de la terre, de la planète. Il n'occupe plus d'espace dans l'univers. Seul moi, fils de tes vieux jours, né cinq ans avant ta mort, suis resté de ta souche. Sur ma tête, avant de mourir, tes mains encore chaudes ont incrusté leur bénédiction ; tes doigts ont enfoncé dans mon crâne le legs des générations : sois juif. Je suis là, perdu avec mon corps trop grand. Je ne sais qu'en faire, où le porter.

Un instant il eut le désir de se jeter sur la tombe, se laisser engloutir par la terre, s'y enfoncer.

-Père, il ne me reste rien d'autre que tes ossements.

Un pigeon roucoula quelque part dans les entrailles de la terre.

Des crânes jaillirent hors des tombes, dressés aussi loin que l'oeil portait. Leurs orbites vides braquées sur lui. Un murmure se répandit : « Voyez, on vient implorer la tombe de Reb Chimon. »

Les orbites vides le regardaient en face, sans crainte, comme des yeux stupéfaits d'enfants.

Il sentit son père se saisir de sa tête, l'enfouir au plus profond, pour la protéger des regards étrangers. Il la couvrait de ses mains, jusqu'au-dessus des cheveux, les doigts formant le triangle des *kohanim*, des grands prêtres du Temple. Son corps, étendu de toute sa grande taille, restait à découvert.

De toutes parts, des crânes intrigués se dressaient le plus haut possible, pour mieux voir. Le silence enveloppait tout. Il entendit un chuchotement étouffé par la barbe, comme un coup de langue sur l'oreille :

-Tu restes ici avec moi ?

Autour on écoutait, médusé.

Il savait que non, il allait partir dès aujourd'hui. Il avait peur que sa pensée ne s'entendît. Les battements résonnaient en lui. Il était venu, au contraire, pour l'emporter dans un dernier regard. L'absorber en lui. Savoir avec certitude, dans toutes les années à venir, qu'il n'y avait pas de retour. Derrière lui, rien. Le néant.

Il s'arracha, arracha sa tête des bras invisibles qui l'enlaçaient. Debout, il les dominait.

Un murmure se répandit : « Il s'en va. » Les orbites creuses regardaient le père avec commisération. S. savait qu'eux aussi voulaient le retenir, S'ils avaient pu, chacun l'aurait attiré vers lui, l'aurait gardé à ses côtés. Sans son père, il reste à l'abandon, en suspens dans le nulle part. Ils auraient voulu lui attacher les jambes. À partir de maintenant, il était à eux, il appartenait à tous.

Il chercha des mots pour sa défense : « Je me suis sauvé. »

Tout autour l'écho reprenait :

- Il s'est sauvé...

Il écoutait l'écho qui roulait, roulait encore :

- Il s'est sauvé...

Il écoutait toujours l'écho qui se répandait au loin, au ras de l'herbe. Il ne s'adressa qu'à son père :

- Je dois te donner un avenir.

Son père le regarda.

- Pour quoi faire ?

- Pour toi et pour ta souche. Que ne soit pas abattue cette souche singulière et unique.

Il eut un moment d'hésitation : peut-être sa place était-elle ici ? Peut-être fallait-il laisser errer ses pas ici, pour toujours audibles à leurs oreilles ?

La terre molle l'y invitait. Ses pieds allaient s'y enfoncer d'un instant à l'autre. Le soleil descendait derrière les arbres aux branches rares. Tout près, des mottes de terre découvraient des tas d'ossements. Il savait que ces charniers-là étaient récents. La déréliction y avait élu domicile. Dans l'ombre les monceaux d'ossements se recroquevillaient, se blottissaient les uns contre les autres. Ses propres os n'en faisaient-ils pas partie ?

- Père, je reviendrai mais je dois accomplir ma mission. Porter aux hommes dans les villes vivantes le secret des villes mortes.

Il entendit la terre bouger et le cadavre de son père en émerger.

- Retire-moi d'ici. Emporte mes ossements partout où tu iras, comme les rescapés des pogroms portaient sur leur dos leurs vieux pères agonisants.

Un souffle glacial l'enveloppa.

Une peur innommable s'empara de S. Il se souvint de la phrase qu'il fallait adresser aux morts qui continuaient à hanter les vivants : retourne au repos éternel.

La voix de son père retentit :

- Tu te moques de notre malheur. Nos racines sont pourtant entremêlées irrémédiablement. Si tu nous laisses à l'abandon, pas un ossement de nous ne demeurera.

- Père, il me faut d'abord sentir le souffle d'un homme vivant, sinon je meurs aussi.

- Tu mens, à toi-même et à moi. Tout ce que tu veux est t'enfuir. Tu dis que tu reviendras ? Mais vers qui ? Notre cri sera mort. Nos corps et nos bouches seront enfouis sous le goudron.

S. sentit tout son corps se recroqueviller.

- Père, ne t'offense pas. Cela m'arrache le cœur de te le dire, mais toi et vous tous ne comptez pas davantage que ma mère et tous les autres Juifs. Vous êtes une partie des cendres disséminées sur toute la planète.

La voix de son père s'adoucit :

- Mon enfant, sache au moins que dans l'univers il y aura toujours un lopin de terre à toi – ma tombe, ton socle.

- Il n'y a plus pour nous de socle nulle part. Ils nous ont tous trompés.

Tous ces mots devinrent superflus pour S.

- Père, même dans des existences normales, les générations quittaient les terres de leurs ancêtres ; s'arrachaient aux cimetières, les délaissaient pour partir au-delà des mers, oubliant leurs souches. Le temps effritait les tombes. L'effacement des tombes est notre destin sur terre.

La voix de son père retrouva son ton habituel : quand une génération part, il reste derrière elle toute une communauté – les défenseurs des murs.

Une infinie tristesse envahit S. Entre eux et lui, il n'y avait plus de parole. Ils n'ont pas connu nos épreuves, se dit-il. Ils ne pouvaient les comprendre.

Il s'approcha des charniers récents, fouillis inextricable, mêlés aux vieilles tombes. Les cadavres anciens, décomposés, désagrégés, avaient accueilli parmi leurs ossements des enfants, des nouveau-nés, nus, sans suaire, qu'ils enserraient dans leurs squelettes de pères, de grands-pères, d'aïeuls.

Maintenant, ils étaient tous ensemble, à l'intérieur, sous la terre éventrée. Lui les foulait des pieds. Deux années étaient passées. Un tiers de la ville avait été abattu là où il se trouvait à présent. Les condamnés s'étaient tenus debout, nus, serrés les uns contre les autres, les visages tournés vers la fosse. Cet espace leur appartenait, il était leur lopin de terre. Il aurait voulu se lover contre eux, lui, couvert de vêtements. Là, de jeunes mères tendaient leurs bras pour couvrir, protéger du froid, les enfants nus entre leurs jambes ; de vieilles grand-mères essayaient de cacher de leurs bras croisés leurs seins pendants ; les grands-pères fixaient le vide, les yeux grands ouverts, la vue trouble sans leurs lunettes. S. essayait de percevoir la silhouette de ses camarades, de ses amis. De leurs regards, ils s'étaient efforcés de couvrir la nudité de leurs sœurs exposée à tous.

Cela venait d'arriver. Une seconde à peine dans la marche du temps. Il voulait les rattraper, mêler son corps aux leurs, les toucher. D'un mouvement oblique, il tentait de se glisser parmi eux. Mais il ne se heurtait à aucune masse invisible. Il étirait son corps vers le haut, mais là aussi il n'y avait que du vide. L'air se creusait à son contact. C'était la terre qui était pleine d'eux, les uns contre les autres en rangées serrées, au bord de la fosse, les jambes pliées dans la chute. Chacun attend le contact inévitable de la balle qui l'abattra. Il s'effondre. S. chancela au-dessus d'eux, se laissa tomber, les jambes recourbées. Il tendit la main, voulut s'agripper à quelque chose. Il attendait la morsure froide de la balle dans sa nuque. Il tituba. Il savait qu'il était à genoux. Sous lui la terre fermentait, recouverte d'une fine pellicule d'herbe qui n'allait pas tarder à céder sous son poids. Il tenta encore de s'agripper, de s'étaler sur la terre, de percer cette mince couche d'herbe. Elle n'allait pas tarder à céder. Mais il savait qu'ils ne voulaient pas de lui. Ils se détournaient. Ils le repoussaient de leur masse compacte, les yeux envahis de ténèbres. S. se releva. Il était un déserteur. Il n'avait pas de place parmi eux.

Ici il n'avait personne. Ses proches n'étaient pas là. Eux, on les avait enfournés dans des wagons, avec les deux autres tiers de la ville. Où sont-ils, eux, tous ? Où est maintenant sa mère ? Et où sont ses sœurs ? Elles l'avaient supplié de fuir. Où retrouver ne fût-ce qu'un vestige de leur être, une simple poussière ? Où courir la chercher ? Comment la poursuivre ? Où gisait-elle ? Tu es suspendu dans le néant. Tu es seul. Un vermisseau dans le désert.

- Père, sur leurs corps on ne pourra même pas couler de goudron.

La voix du père s'était tue. Il sentait le mur de silence qui séparait ceux qui étaient morts de mort naturelle dans un lit et tous ceux étouffés, asphyxiés comme des poissons hors de l'eau et dont les âmes les avaient quittés par la bouche, se fondant dans l'air. Les morts paisibles ne rencontreront jamais les massacrés. Un océan d'horreurs les sépare.

- Père, j'appartiens aux autres, là-bas, plus qu'à toi. Ici.

- Mon enfant, mourir dans son lit, par temps de paix, était plus douloureux. On sentait davantage le tranchant de la mort. On sentait la durabilité de tout ce qui restait.

Un sentiment de colère envahit S.

- Je sens votre jalousie à leur égard, à cause d'eux on vous oublie.

La voix pensive de son père monta en lui.

- L'instant d'après, nous sommes tous égaux. La durée nous a effacés. Seuls les vivants s'agrippent à leur souche et à l'avenir. Pour nous - la souche n'est que poussière. Nous ne pouvons retourner à la racine. Notre lien avec elle ne dure qu'un instant. Mais poussière - nous le sommes pour toujours. Nous n'avons aucun besoin d'avenir. Il nous est étranger. Reste ici, si ce n'est pour moi, du moins pour ceux à qui tu appartiens.

- Mais eux justement ne veulent pas de moi. Ils plantent leurs dents en eux-mêmes. Mon destin est pareil au leur : me perdre dans le monde.

La colère étouffait la voix de son père.

- Ne sens-tu pas que jamais ils ne te pardonneront ? À jamais tu es pour eux un traître.

Le cœur de S. se serra. Il savait que c'était vrai. Une certitude inébranlable.

Une forêt de mains s'empara de lui. Elles sortaient de toutes les tombes, elles se bousculaient autour de lui. Elles ne se laisseront pas détourner. Elles ne renonceront pas à lui. Il est captif.

Mais je porte ma vie pour vous aussi, voulut-il dire. Son père n'était plus là.

S. avança à pas précautionneux pour ne pas commettre le sacrilège de piétiner les morts. Il enjambait les stèles cassées, éparpillées. Les tombes ne s'ouvrirent pas sous lui. Il marchait à pas lents.

Sorti du cimetière, il se retourna pour un dernier regard. Il partait comme si on avait claqué la porte derrière lui. Comme si on l'avait banni. Là-bas, derrière lui, les monticules bougeaient, les stèles se soulevaient pour le voir s'éloigner. Ses pieds étaient lourds. Une corde semblait le tirer en arrière. Elle s'enroulait autour de ses pieds, elle sortait de son nombril, descendait entre ses jambes et allait s'enraciner loin derrière lui. Il comprit qu'elle allait le lier à jamais aux siens dans tous les lointains. Il lui faudra trébucher sur elle et l'enjamber. Il ne pourra échapper à son emprise. De façon souterraine, elle le ramènera toujours ici. Il allait ; la corde ballottait, indifférente, comme l'entrave lâche d'un animal qui broute.

Extrait 4 : le défilé nocturne des morts (p. 107-117)

S. se redressa. Assis sur son lit, il ne savait s'ils étaient toujours là ou s'ils avaient disparu. Il ne dormira pas cette nuit. Il va tous les appeler, les Juifs de la ville, tous ceux dont il se souviendra. Il ira dans sa pensée de rue en rue, de cour en cour. Il comptera des familles entières. C'était un devoir impossible de rappeler les deux cent mille Juifs de la ville, mais au moins pouvait-il essayer de ne pas omettre ceux qu'il connaissait. Il ira d'étage en étage.

Ou peut-être valait-il mieux procéder autrement ? Compter toutes les jeunes filles ? Elles sont parties si jeunes, chacune avec un secret au fond d'elle. Il évoquera leur souvenir. À partir de quel âge : quatorze ans ? quinze ans ? Non, à partir de treize ans. De treize à vingt-cinq ans, non, à trente ans.

Il allait commencer par la fin de sa rue. C'était là qu'habitait le *melamed*, l'instituteur, du *kheider*, Itchè melamed, avec sa femme, Khinkè, qui le dominait d'une tête. Comment s'appelait leur fille, la petite jeune fille pâle aux boucles noires ? Elle avait plus de vingt ans. Ses parents la considéraient déjà comme une vieille fille. Elle était timide, n'adressait la parole à personne. Comment étaient ses yeux ? Verts ? Non entre vert et marron. Elle n'était pas laide. Mais on ne la remarquait pas. Avait-elle connu un homme ? Quelqu'un avait-il caressé son corps ? Il savait que l'instituteur religieux aurait sursauté à cette question. C'était un homme sévère et coléreux. Il se disputait avec tous les voisins. Il continuait même ses querelles avec ceux qui étaient déjà dans l'autre monde depuis longtemps. Il ne leur pardonnait rien. Maintenant, c'est à lui qu'il fallait tout pardonner.

Il voulut continuer. Qui d'autre habitait dans la même maison ? Qui avait des filles ?

Il s'en voulut. Pourquoi avait-il commencé par la fille du *melamed* ? Pourquoi n'avait-il pas pensé à Goldè, son amie dans le ghetto ? Il l'oubliait toujours. Il n'arrivait pas à évoquer sa silhouette. Elle se défait sous ses yeux. Elle se transforme en fumée. Elle lui en veut. Il fallait à tout prix qu'il parvînt à la voir aujourd'hui à la fenêtre, son corps épanoui qui débordait de ses vêtements. Comment sa tombe avait-elle pu recevoir cette jeune fille, avec ses seins en pleine floraison ? La terre a dû frémir d'horreur et de jouissance. Comment n'y avait-il pas eu un tremblement de terre ?

Goldè avait une jeune cousine de seize ans, Mirelè. Juste avant la liquidation du ghetto, elle fleurit, devint femme. Il compta : Hanelè, la fille du tourneur – un ; la fille du *melamed* – deux ; Goldè – trois ; sa cousine – quatre.

Soudain, les jeunes filles de la ville accoururent de toutes les rues, de toutes les cours. Elle se pressaient, se bousculaient. Il vit cette foule, les têtes, les visages, les bras, les jambes, serrées les unes contre les autres. Il ne pouvait les compter. Les rues et les cours se présentèrent aussi, défilant rapidement. Tout s'ouvrit à lui dans ses profondeurs. Certaines jeunes filles passaient de profil, sans le regarder. Elles lui firent signe et disparurent au coin de la rue. D'autres montaient en hâte les étages des immeubles. Leurs visages apparurent dans les fenêtres de multiples appartements. D'autres encore traversèrent les cours. Il voyait maintenant l'intérieur de leurs appartements. Elles étaient assises sur des canapés, ou se coiffaient devant des miroirs. Dans la ville déserte par ailleurs, seules ces jeunes filles se montraient. Elles avaient envahi les rues, les cours.

Il voyait tant de visages connus, proches, chers. Il cherchait à les retenir un instant, les regarder plus longuement. Certaines se détachaient – des blondes, des brunes, des châains, des rousses ; des cheveux longs et fluides, des nattes tombant sur les épaules, des couronnes tressées sur le haut de la tête ou des chignons sur la nuque, des boucles coupées court, des franges sur le front. Des silhouettes sveltes, fines, grandes, petites, maigres et corpulentes. Nombre d'entre elles lui étaient inconnues. Il ferma les yeux et commença à compter, vite, le plus vite possible : vingt, trente... Il sautait d'une maison à l'autre, d'une rue à l'autre. Il s'embrouillait. À combien en était-il ? Quarante-deux, quarante-cinq, cinquante. Tout à l'heure, c'était déjà cinquante-deux. Non, c'était trop rapide, il n'en pouvait plus.

Il décida de se tourner vers le mur et reprendre le compte depuis le début. Il comptera lentement, soigneusement. Il fallait de l'ordre. Non, il n'allait pas les compter d'après les rues et les cours. Elles étaient trop nombreuses. Peut-être selon la couleur de leurs cheveux : les blondes, les brunes, les rousses. Il les diviserait en trois groupes. Les blondes d'abord, non, plutôt les brunes. Elles étaient plus nombreuses. Il sourit intérieurement : peut-être les dénombrer selon la couleur des yeux ? Là, il y aura plus de groupes – noir, marron, vert, bleu, diverses autres nuances. De quelle couleur étaient les yeux de Goldè ? Verts ? Non. Ils avaient une lueur argentée. Pour les blondes, il peut commencer par sa cousine, Malkelè. Au ghetto, elle avait coupé ses nattes.

Soudain, il changea d'avis : il va compter les filles selon leurs occupations. D'abord les étudiantes, les filles de maisons bourgeoises, les élèves des lycées ; puis les travailleuses – couturières, modistes, vendeuses, bonnes, domestiques, blanchisseuses –, toutes issues de la misère. Il lui sembla que toutes l'abandonnaient maintenant, s'éloignaient, lui tournaient le dos. Elles sont loin, très loin, il ne peut les atteindre.

De nouveau, il recommença le compte par rues, par les cours du *melamed*. Il allait d'appartement en appartement. Il rassemblait les filles, les enlevait à leurs chambres, à leurs mansardes, à leurs caves. Certaines se présentaient d'elles-mêmes : elles sortaient de leurs coins, de leurs entrées, et venaient à sa rencontre. D'autres attendaient patiemment qu'il les remarquât. Il ne savait pas qu'il avait été jadis entouré de tant de jeunes filles ; il suffisait de tendre la main pour les saisir. À la plupart d'entre elles, il n'avait jamais adressé la parole. Pourquoi les avait-il laissées seules ? Maintenant c'est trop tard. Elles ne lui pardonneront jamais. Il se sentit humilié. Elles étaient tellement éthérées, tellement lointaines.

Il se retourna vers la fenêtre, ouvrit les yeux. Il n'y avait plus qu'une silhouette devant la vitre : Hanelè, la fille du tourneur. Elle avait attendu. Elle lui souriait maintenant, décidée à l'attendre encore. Leurs yeux se rapprochèrent, grands ouverts, se touchèrent, se pénétrèrent, s'emmêlèrent en cercles de feu.

Bientôt, il eut honte. Pourquoi cherchait-il les jeunes filles ? Et où sont leurs mères, leurs vieilles grand-mères ? Les mères sont fatiguées d'élever tant d'enfants. Et les vieilles grand-mères n'ont pas la force de venir jusqu'à sa fenêtre. On les avait vite expédiées dans les tombes, et aussitôt après ce fut le tour des mères et des filles. Elles n'étaient pas restées longtemps seules. Les générations furent vite rassemblées. On les empila les unes sur les autres. Elles ne peuvent percer toutes ces couches ; elles sont enfouies tout au fond.

Combien de vieilles femmes vivaient ici dans la ville ? Combien de mères ? Combien de grand-mères ? Où sont les amies de sa mère – Hendl, Feïguè, Leïè-Rokhl – qui enveloppaient leurs corps transis, en hiver, dans leurs lourds manteaux noirs ?

Et où sont les petites filles de moins de treize ans, et les garçonnetts – tous les enfants de la ville ? Eux qui vivaient dans un monde de rêve, à part, auquel les adultes ne pouvaient pas accéder ? Continuent-ils de jouer, prisonniers sous terre, à leurs jeux sans pouvoir sortir à la lumière du jour ? Il dressa l'oreille : ne pleurent-ils pas dans la nuit noire ? Ils sont restés seuls, ils ne peuvent se réfugier auprès des leurs. Peut-être les pleurs qu'il entend sont-ils simplement les miaulements de chatons qui se sont emparés de leurs voix ? Peut-être ne reste-t-il des enfants que leurs pleurs ? Eux, ils auraient disparu, ne laissant que cette trace sonore qui déchire la nuit ? Non, ces sanglots résonnent dans la maison même. Peut-être que les enfants ne peuvent reposer en paix dans leurs

tombes ? Ils reviennent chercher le sommeil dans leurs lits. Ils s'efforcent de chasser les étrangers qui les occupent, les pincet pour les faire partir.

Lui seul a trouvé sa place ici. Il ne savait si son lit flottait maintenant dans l'air, ou s'il sombrait dans la terre, dans les ténèbres. Peut-être gisait-il dans une tombe, dans l'abîme ? Il plane avec son lit entre les tombes et s'enfonce sous leur poids. Il voulut s'agripper aux barreaux qui les cernaient pour rester auprès d'eux. Il ne voulait pas les laisser disparaître. Il voulait les garder en lui et continuer de flotter ainsi avec eux. Ils sont l'air qu'il respire. Il faut qu'il s'accroche à la fenêtre. Ils ne veulent pas le perdre.

Il sentait qu'il se laissait détourner de sa voie. Sa pensée s'effiloche. Il ne parvient toujours pas à les compter. Il ne peut atteindre toutes les cours et toutes les rues. Ses pensées vagabondent, déchirées – des guenilles.

Puis ils revinrent. Ils revinrent tous, en masses compactes. Ils montent des profondeurs. Ils ne se bousculent pas. Ils défilent. Ils ne le regardent pas. Leurs yeux sont fixés droit devant eux. Ils marchent comme des soldats et lui présentent leurs profils. Ils glissent – rang après rang – vêtus de leurs vêtements de jadis. Il les reconnaît presque tous. Ils avancent par familles entières, d'un pas calme, sans hâte. Dans leurs yeux, on ne décèle aucune peur. Ils marchent tous à pas feutrés, comme en chaussettes, toute la communauté – *anochim nochim vetaf* – hommes, femmes, enfants –, tous du même pas. Seul lui en est exclu, relégué de l'autre côté de la vitre.

Il s'assit. Il tenta de se rapprocher de la fenêtre pour mettre la main en visière, tout contre la vitre, pour les voir de plus près. Mais ils ne s'attardaient pas. Ils ne cessaient de défiler. Il ne savait pas si eux le voyaient, s'ils savaient qu'il était là. Étaient-ils ici pour lui ? Où était-ce encore jadis, quand, arrachés à leur maison, alignés en rangs impeccables, ils marchaient ? Depuis lors ils ne cessent de défiler. Ils défilent pour l'éternité.

Il se recroquevilla, pour ne pas être vu. Il aurait voulu se cacher derrière un rideau noir, avec juste des ouvertures pour les yeux. Il les ouvrirait grands pour les laisser tous entrer en lui. Il savait qu'il les voyait tous pour la dernière fois. Il craignait qu'une main ne se détachât du lot et ne l'entraînât pour l'intégrer au défilé interminable, pour toujours. Un instant il voulut les rejoindre de son propre gré. Il attendait que ses proches arrivent. Son cœur battait à tout rompre. Il ne les avait pas encore vus. Là où il les rejoindrait, il resterait à jamais.

Il essaya de compter les rangées du doigt, mais il n'eut pas la force de lever la main. Il était pétrifié. Sa volonté restait prisonnière de la nuit. De temps en temps il était tenté d'appeler quelqu'un par son nom. Mais sa voix aussi lui restait dans la gorge. Personne ne pouvait l'entendre. Ils étaient séparés par une distance infinie.

Ils allaient, rangés selon leur place dans la communauté. D'abord les sages, les érudits, les notables et leurs familles, les présidents de la communauté, les membres des conseils. Au milieu, le rabbin, avec sa barbe de velours noire et ses papillotes, sa lévite de soie et le *chtraïml* sur la tête (S. l'avait oublié jusque-là). Tous l'entourent, pour le protéger de leurs corps.

Autour de lui, une forêt de barbes : des longues, des moyennes, des courtes ; blanches, rousses, noires, blondes ; et tous les vieillards avançant appuyés sur leur canne.

Venaient ensuite les artisans, les travailleurs manuels, les cordonniers et les bottiers maigres et hâves ; les tailleurs petits et râblés ; les boutonniers en tenue de travail ; les coiffeurs en blouse blanche ; derrière eux, les horlogers aux fines mains transparentes ; les *klezmers* aux grosses bedaines – sans leurs instruments. Les charrons aux bras musclés, les menuisiers, les serruriers, les tôliers, les maçons, les couvreurs, les cantonniers, les pâles cavistes d'allure distinguée. S'avancèrent aussitôt après les marchands : marchands de blé, de farine, aux blouses couvertes de poudre blanche ; les épiciers ; les vendeurs de tissu de fils et autres articles de mercerie, de cordonnerie ; les grosses fortunes de la ville, les lévites à fente arrière et les visages comme pommadés ; les pauvres hères, les mendiants ; les estropiés – boiteux, aveugles, bossus, y compris les idiots de la ville.

Puis vint la jeunesse qui s'était détachée de ses pères. Un groupe de jeunes gens musclés, les cheveux en bataille, avec à leur tête le socialiste Zelig. Ils avancent, torse bombé, comme dans une manifestation ouvrière. Puis ce furent les pionniers conduits par l'instituteur Haïra, à la barbiche

blonde et frisée, le corps léger, porté par une sorte d'extase, le visage rose comme s'il sortait du bain. De sa personne se dégage une vapeur, une chaleur, une sorte d'excitation permanente. Ils avancent, comme en transe, dans le rêve du retour à Sion. Ils flottent comme sur un nuage – c'est ainsi, avec leur rêve, qu'ils furent ensevelis.

D'autres groupes avancèrent : les étudiants talmudistes sortant de leurs maisons d'étude, des synagogues et de leurs oratoires hassidiques. Avec ou sans lunettes, portant de jeunes touffes de poils à la lèvre supérieure ou au menton ; des garçonnets pâles, sortis de leur *kheider*, une lanterne à la main pour éclairer en hiver leur retour à la maison. Et des soldats en uniforme revenus de leurs bataillons.

Un mariage passa sous ses yeux. C'était le dernier mariage juif dans le ghetto. Les mariés et tous leurs invités étaient autour d'eux. Il reconnut ses camarades. Ils allaient joyeux et chantants. C'était son camarade aveugle, Khilek, qui amenait sous le dais sa fiancée Geniè.

Il voulut arrêter le défilé un instant, se repaître encore un peu des images du mariage. Khilek était devenu aveugle après une fusillade au ghetto. Il était étudiant en histoire juive. Il ne pouvait plus lire. Il se tenait tête baissée, comme un pendu, le visage souriant. Sa fiancée Geniè, lorsqu'ils s'asseyaient côte à côte sur un divan, posait sa main qui la cherchait sur sa poitrine ou ses hanches épanouies. Ses seins semblaient se porter et s'ouvrir seuls à lui.

Cela se produisit plus tard, le dernier vendredi. Geniè était prête pour se laisser mener sous le dais nuptial. Elle était déjà assise sur son siège de mariée dans ce qui servait de salon au ghetto emmuré. Sa poitrine chaude enveloppée de voiles bleutés et souples. Les jeunes filles du ghetto, dans leurs robes blanches, le visage pâle et les doigts fins et translucides, entouraient son siège, un sourire énigmatique aux lèvres.

Une heure plus tard, on entendit les explosions. Les murs autour s'effondraient. Les coups de feu claquaient. On chassait tout le monde des maisons à travers les gravats des rues. Geniè, enveloppée de son voile de mariée, entourée de ses amies et de ses invités, fut abattue, et Khilek se hâta de la rejoindre.

Devait-il arrêter la cérémonie pour la regarder plus longuement ? ou bien durait-elle encore et pour toujours ? Certains invités se sont enfuis pour échapper à la pluie de feu. Tous les autres dansent encore, dehors, dans la nuit. Peut-être l'attend-on lui, pour l'inclure dans la ronde ? Ils ont entendu dire qu'il était dans la ville, et ils souhaitent trinquer avec lui : *lekhaïm* – à la vie !

Peut-être devait-il pousser des cris, des hurlements, les enjoignant de retourner à leur tombe : ils étaient exclus de la vie. Il pensa briser la vitre et courir les rejoindre. Mais ses bras pendaient inertes, le long de son corps, membres morts. Il craignait aussi de voir le bruit les chasser et les faire disparaître pour toujours. Des familles entières, qui n'avaient pas encore atteint sa vue, se trouveraient séparées de lui. Et personne ne se souviendrait d'elles. Les familles modestes, oubliées, se pressaient maintenant à sa fenêtre, contre les vitres. Elles vont entrer dans la pièce. En rangs serrés et denses, elles passeront à travers les murs. Elles resteront silencieuses ; face à lui, elles attendront. Elles ne s'éloigneront pas avant d'avoir pénétré en lui. Sinon, elles seront happées par l'énorme tourbillon sans forme et sans fond de l'oubli.

Il se sentait impuissant, incapable d'assumer cette tâche. C'est lui que le cruel décret du destin avait condamné à vivre, à porter en lui cette foule. Pourquoi avait-il été choisi ? Il n'en avait pas la force. C'était une énigme. Un châtement aussi, d'avoir ainsi été exclu. Il aurait dû fuir la ville à temps pour échapper à ce joug. Et si la ville avait su depuis son enfance que lui seul survivrait ? L'aurait-elle oint ? L'aurait-elle consacré à Dieu ? L'aurait-on sanctifié ? Lui aurait-on rendu un culte ? Ou bien au contraire, si on avait su cela au ghetto, quel abattement, quel désespoir les auraient tous frappés ! Il aurait été l'objet de leur haine silencieuse. Peut-être l'aurait-on attaqué ? Peut-être que ses amis eux-mêmes l'auraient assassiné par une nuit noire ? Peut-être un vieillard ou une jeune fille serait venu lui demander d'accueillir son corps en lui, de ne pas effacer sa trace à jamais. Ils seraient venus vers lui comme vers un *tzaddik* – un Juste. Qui sont-ils, ce vieillard et cette jeune fille ? Se trouvent-ils maintenant devant sa fenêtre ? Si les bourreaux des Plaines avaient su qu'il était destiné à rester en vie, ils l'auraient abattu le premier, comme un saint !

Il crut un instant qu'il était emporté avec eux tous par l'énorme tourbillon sans fond de la mort. Il n'était pas en vie. Ce n'était que l'effet d'un délire. C'était lui le premier qui avait péri. Il toucha sa tête pour vérifier. Voilà qu'il coulait avec eux, qu'il flottait, qu'il tournoyait dans l'espace parmi eux tous. Ils volent comme des oiseaux, comme des papillons en denses cohortes. Ils sont serrés, à l'étroit ; ils manquent d'air.

Il eut envie de poser ses pieds nus sur le parquet froid, de s'y traîner, d'y poser sa joue brûlante. Peut-être, s'approcher de la fenêtre, allumer une bougie, éclairer la nuit. Il avait le vertige, il était oppressé. Une sueur froide coulait sur son corps. Il étouffait. Un nuage noir lui barra la vue. Ses tempes battaient furieusement. Son cerveau se brouilla. Il lui fallait s'arracher à ce lieu, sortir à l'air frais. Il restait assis, les jambes pendantes. Il se leva. Il titubait. Il essaya de courir, trempé, pareil à un coq à moitié égorgé, pour se sauver avant de tomber. Il tendit les muscles de ses mollets. Il marchait, d'un pas hésitant dans l'obscurité, vers la porte du couloir, pour sortir. Pourvu qu'il y arrive. Le froid le rafraîchit et lui sécha le front. Il tendit tous ses sens pour retrouver la porte et les verrous en haut et en bas. Comme un aveugle, il tendait les bras devant lui pour pas se cogner à un obstacle.